

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

¹
DEDIÉ AU ROI.

M A R S 1 7 6 5.



NEUCHÂTEL,

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCLXV.



JOURNAL HELVETIQUE.



MARS 1765.

REMARQUES

Sur un Ouvrage, rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles exigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire Ecclésiastique & Profane.

AMITIE', AMOUR, AMOUR SOCRATIQUE,
AMOUR PROPRE,

IL faudroit avoir perdu toute pudeur, pour suivre nôtre Philosophe Cinique dans les quatre Articles qu'il a rassemblés sous ces titres. C'est un amas d'obl.

cénités digne des lieux que l'Auteur paroit avoir fréquentés. On y reconoit le langage d'un vieux Libertin, qui se repaît l'imagination des voluptés de sa jeunesse, qui cherche à se consoler de leur privation par le tableau qu'il aime à s'en retracer. Le stîle railleur avec lequel il parle d'un désordre également honteux & pernicieux à la Nature, n'est propre qu'à en diminuer l'horreur, à familiariser les Esprits avec une idée qui fait frémir tout home raisonable.

Qu'étoit il nécessaire de renouveler contre SOCRATE une acufation, qui est peut être une calomnie? Si elle est vraie, fait-elle beaucoup d'honneur à la Philosophie? Le crime qu'on lui atribue étoit, dit-on, *toléré par les mœurs*; cette tolerance même est un oprobre qu'il faudroit oublier pour l'honneur de l'Humanité. Et dans quel Siécle cet abus fut-il toléré? Dans le Siécle des Philosophes, dans le tems qu'ils faisoient le plus de bruit dans le monde. Loin d'avoir eû le courage d'en dévoiler la turpitude, de reclamer les droits de la Nature, ils y sont tombés come les autres. A quoi donc sert la Philosophie? A rien. Jamais elle n'a corrigé un vice, quelque honteux qu'il fut; jamais elle n'a

fait pratiquer une vertu, quelque facile qu'elle pût être.

Cette science, autrefois si respectable, se trouve arrivée parmi nous, au même degré de dépravation où elle étoit parvenue chez les *Grecs*. Ocupée d'abord à régler les mœurs, elle ne servit, dans la suite, qu'à les corrompre; après avoir formé des Sages, elle devint le partage des Insensés; au lieu de porter les Jeunes-Gens à la vertu, elle en fit autant de victimes de la plus honteuse débauche. Quelle distance entre PYTHAGORE & DIOGENE! Un avantage qu'ont eû les *Grecs* sur nous, c'est que le scandale des *Cyniques* finit avec leur Secte; chez nous il se perpétue dans les Livres. Par la honteuse avidité des Libraires, par la fole curiosité des Lecteurs, par la mollesse des Gouvernemens, le poison se distribue impunément & se conserve dans les Bibliothèques pour infecter les Races futures. Quel sera le SOCRATE assez heureux pour réformer enfin cet abus?

Dans l'Article AMOUR PROPRE, on nous prouve que l'Amour de nous mêmes est la base de toutes nos actions & de tous nos sentimens, parce qu'un Gueux de *Madrid* demandoit l'aumône d'un air in-

folent, & parce qu'un Faquir des *Indes* se faisoit fesser pour avoir des liards. Voilà ce qui s'appelle démontrer les choses, & instruire avec la gravité d'un Philosophe.

Espérons que la licence & le ridicule, poussés ainsi à l'excès, révolteront enfin les Esprits, feront conoitre le vrai caractère de ces Maîtres si impérieux, qui prétendent être seuls écoutés, & qu'un jour leur mémoire fera autant détestée que leur réputation est bruyante aujourd'hui.

A N G E.

L'Auteur prétend nous apprendre l'origine de la croyance des Anges. Une des premières idées des Hommes, dit-il, a toujours été de placer des Etres intermédiaires entre la Divinité & nous: Ce sont ces Démons, ces Génies, que l'Antiquité inventa. L'Homme fit toujours des Dieux à son image. On voyoit les Princes signifier leurs Ordres par des Messagers: Donc la Divinité a aussi ses Couriers; MERCURE, IRIS étoient des Couriers, des Messagers.

Cela est fort bien pour ces deux là; mais JUPITER, PLUTON, NEPTUNE, n'étoient ni des Messagers ni des Couriers. En quoi la conduite des Princes a-t-elle

pu contribuer à faire imaginer une centaine de Divinités auxquelles les Grecs ont élevé des Autels ?

La vraie source de l'invention des Démons ou Génies de l'Antiquité est la persuasion, répandue par tout l'Univers, dans tous les tems, & chez tous les Peuples sans exception, que toute la Nature est animée, que chacune de ses parties est gouvernée par une Intelligence particulière : JUPITER est le Génie de l'Air, NEPTUNE celui des Eaux, PLUTON le Maître de l'intérieur de la Terre; CERES préside à l'Agriculture, VULCAIN au Feu, EOLE aux Vents &c. Cette opinion, quoique faussé, est fondée sur une vérité certaine & démontrée; c'est que la Matière ne peut point se mouvoir elle-même; que tout ce qui se meut est mû par un Esprit ou par une Intelligence. L'idée d'un Dieu unique, seul Moteur & Conservateur de l'Univers, est trop grande, trop sublime pour entrer aisément dans la tête des Peuples ignorans & abrutis. Telle est l'origine du *Polythéisme* chez toutes les Nations; l'on espère de mettre quelque jour cette vérité dans la dernière évidence.

Ce n'est point la même idée qui a pu

faire naître chez les Hébreux la croyance des Anges. Les Païens admettoient leurs Génies pour mouvoir la Nature; les Hébreux n'ont admis des Anges, que pour les opérations surnaturelles & extraordinaires de la Divinité. Si DIEU n'avoit pas fait des prodiges en faveur des Patriarches, jamais ils ne se seroient avisés d'imaginer des Anges. Les Païens ont supposé leurs Dieux à peu près égaux, leur ont rendu à tous un Culte semblable, un Culte Suprême: Les Juifs n'ont jamais regardé les Anges, que come de pures Créatures, come les Envoyés du Souverain Seigneur de toutes choses, qu'ils ont adoré seul. Les noms mêmes qu'ils ont donné aux Anges le témoignent hautement: MICHAËL, qui est semblable à Dieu; GABRIËL, Force de Dieu; RAPHAËL, Guérison de Dieu. Ils n'ont rendu à ceux-ci qu'un Culte subordonné, bien différent de l'Adoration ou Culte de Latris, réservé à Dieu seul. Des idées si différentes chez les Païens & chez les Juifs ne peuvent avoir eû le même principe.

On nous dit, que dans les Loix des Juifs, c'est à dire, dans le Lévitique & le Deutéronome, il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des Anges, à plus forte raison de leur Culte; aussi les Sadu-

céens ne croyoient-ils point aux Anges. On va voir come tout cela est vrai.

1°. Il est fait mention, dans les Loix des Juifs, de l'existence & du Culte des Anges; puisqu'il en est parlé dans le Livre de l'*Exode*, qui contient les Loix des Juifs, aussi bien que le *Lévitique* & le *Deuteronome*. *Exode* XXIII. v. 20 Dieu dit à MOÏSE: *J'envoyrai mon Ange pour vous précéder, pour vous garder, & pour vous introduire dans le séjour que je vous ai destiné. Respectez-le, écoutez sa voix, ne lui désobéissiez point; parce qu'il ne vous épargnera pas lorsque vous pécherez & qu'il porte mon nom ou mon caractère.* Dans la *Genèse* même, Ch. XXXII. v. 26. JACOB prie l'Ange qui avoit luté contre lui, pendant la nuit, de le bénir, & il reçoit sa bénédiction; ce qui est une marque de culte ou de respect. Ces deux Passages suffisent.

2°. On nous trompe quand on nous insinue, que les Loix des Juifs ne sont renfermées que dans le *Lévitique* & le *Deuteronome*; l'*Exode* renferme le *Décatalogue* tout entier & le très grand nombre des Loix politiques & cérémonielles; le nom de *Deuteronome* signifie *seconde Loi* ou seconde publication de la Loi; preuve

qu'une première publication avoit déjà précédé.

3°. Si onze ou douze cents ans après MOÏSE, les Saducéens ne croyoient point aux Anges, cela ne prouve que leur mauvaise foi : Ils se disoient *Juifs*, & ils ne respectoient ni MOÏSE ni la Loi; tout come nôtre Auteur, en faisant semblant d'être Chrétien, ne respecte ni JESUS-CHRIST, ni l'Évangile.

Ces Anges, dit il, étoient corporels; ils avoient des ailes au dos. Les Anges n'étoient point corporels, & jamais les *Juifs* n'en ont eû cette idée; mais ils aparoissoient sous une forme corporelle, parce qu'autrement ils n'auroient pû se rendre sensibles, ni exécuter les Ordres dont Dieu les avoit chargés. Les Peintres les ont représentés avec des ailes, pour marquer par ce Simbole la promptitude de leurs opérations; qu'est-ce que cela prouve? Nous les représentons encore ainsi, les croyons nous pour cela corporels? *Ils buvoient & mangeoient*: Mais l'Ange, qui servit de Guide au jeune TOBIE & qui guérit son Père, les avertit qu'il ne buvoit & mangeoit qu'en aparence. TOB. XII. v. 19. Est-il indigne de la bonté de Dieu de proportioner ses opérations & celles des Anges à la foiblesse des Hommes, de

les conduire par les sens, parce qu'il leur faut des instructions sensibles? Nos Philosophes, qui sont de purs Esprits, entièrement dégagés de la matière, ne veulent pas de leçons si grossières; mais elles sont nécessaires au commun des Homes, & Dieu a daigné y avoir recours.

Laissons-là les Traditions des *Rabins*; nous savons combien elles sont anciennes, puisqu'elles sont nées plus de 1200. ans après MOÏSE; nous n'avons pas besoin de pareils Maîtres.

L'Histoire de la chute des Anges ne se trouve point dans les Livres de MOÏSE, nous en convenons; nous savons très bien encore que le Passage d'ISAÏE, où il est parlé de LUCIFER, ne regarde point les Anges dans le sens littéral; mais le Roi de *Babylone*: C'est par l'Évangile & par les Écrits des Apôtres, que nous sommes instruits de la chute des Anges: Ils nous ont appris bien d'autres vérités, qui ne sont point révélées dans les Livres de MOÏSE.

La Religion Chrétienne, dit-on, est fondée sur la chute des Anges. Cela est très faux: Elle la suppose, mais ses Dogmes en sont indépendans: Elle est plutôt fondée sur la chute de l'Homme. Admettons pour un moment que la tentation d'EVE soit

une pure allégorie, que nos premiers Pères n'aient eû d'autre Tentateur qu'eux mêmes; auroient-ils été moins coupables, en transgressant l'Ordre de Dieu? Leur péché les auroit-il moins exclus de la béatitude éternelle avec toute leur Postérité? Aurions nous moins besoin d'un Médiateur & d'un Sauveur, pour nous réconcilier avec la Justice Divine? Quel Dogme du Christianisme seroit alors faux ou superflu?

Cette Tradition fondamentale, ajoute-t-on, ne se trouve que dans le Livre Apocryphe de NOË: Autre fausseté. Dans la 2de Lettre de ST. PIERRE ch. II. v. 4. nous lisons que Dieu n'a point pardonné aux Anges pecheurs, qu'il les a précipités dans le fond des Enfers & les a attachés par des liens indissolubles pour y être tourmentés à jamais. JESUS-CHRIST nous enseigne dans l'Évangile Matth. XXV. v. 41. que le feu éternel a été préparé pour le Demon & pour ses Anges. Plusieurs autres Passages du Nouveau-Testament suposent la même Doctrine.

ST. AUGUSTIN, dans sa 109me Lettre, ne fait aucune difficulté d'attribuer des Corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais Anges; c'est à dire, qu'ils peuvent se revêtir de ces Corps, & qu'ils

en ont été revêtus en éfet toutes les fois qu'ils se font rendus sensibles, ou qu'ils ont fait quelque opération corporelle; en cela ST. AUGUSTIN n'a rien avancé qui ne soit fondé sur la Lettre même de l'Écriture & sur le bon sens.

Les Juifs, continue nôtre Auteur, avoient dans le Temple deux Cherubins, ayant chacun deux têtes, l'une de Bœuf, & l'autre d'Aigle avec six aîles. Ce récit est infidèle. Il est dit III. Reg. VI. v. 23. & II. Paral. III. v. 10. qu'il y avoit dans le Temple bâti par SALOMON deux Chérubins hauts de dix coudées, qui avoient chacun deux aîles; ils les étendoient sur l'Arche & ils avoient la face tournée du côté de l'entrée; qu'il y en avoit aussi en sculpture & en relief sur les murs du Temple; mais il n'est point dit qu'ils eussent la tête ou la face d'Animaux: Il est beaucoup plus vraisemblable qu'ils avoient un visage humain, puisque III. Reg. VII. v. 36. il est dit, qu'ils ressembloient à un Home debout: *In similitudinem hominis stantis.*

A la vérité le Prophète EZECHIEL chap. XLI. eût une révélation à Babilone; pendant la Captivité, où il vit en esprit la manière dont le second Temple devoit être bâti: Il fait mention v. 18. & suiv.

de Chérubins, qui devoient être gravés ou sculptés sur les murs & qui avoient deux faces, l'une d'Homme & l'autre de Lion. Il n'est pas question de Bœuf ni d'Aigle, & il est incertain si lorsque le second Temple fut rebâti par ESDRAS, ces figures furent ainsi exécutées.

Notre Auteur, qui n'a lu l'Écriture qu'en rêvant, confond ces Chérubins avec d'autres que vit le même EZECHIEL dans deux autres Extases qu'il raconte ch. I. & ch. X; mais ces figures n'avoient aucun rapport au Temple & ne ressembloient point à la peinture qu'en fait notre Philosophe. Il ne cite jamais les Livres saints que pour les alterer & les défigurer.

Il est bon de savoir que le nom de Chérubin ne signifie pas toujours un Ange. EZECH. ch. XXVIII. v. 14. le Roi de TIR est appelé Chérubin. Psaume XVII. v. 10. le même terme paroît désigner les nuées. Dans la plupart des autres passages il exprime seulement une statue ou une figure.

Un Ecrivain si habile devoit être plus heureux à découvrir la source des opinions vulgaires. *L'ancienne Mythologie des bons & des mauvais Genies ayant passé, dit-il, de l'Orient en Grèce & à Rome, nous consacrons cette opinion en admettant pour chaque Homme un bon & un mauvais*

Ange. Remarquons le peu de justesse de tout cela.

1^o. Il a comencé par nous dire, que la conduite des Princes qui envoient des Couriers, a doné lieu de croire que la Divinité avoit aussi ses Anges ou ses Envoyés. Cette idée a donc pû naître aisément par tout: Il n'a pas été besoin que les *Grecs* & les *Romains* la reçussent des *Orientaux*, & jamais on ne prouvera que ceux-ci la leur aient comuniquée. 2^o. Cette croyance est enseignée ou suposée dans les plus anciens Livres des Hébreux, come nous l'avons vû; coment peut-on présu-mer que J. C. ait puisé chez les *Grecs* ou chez les *Romains* ce qu'il a dit dans l'Évangile des bons & des mauvais Anges, & qu'il n'ait fait que consacrer cette opi-nion? Elle est consacrée depuis le comen-cement du Monde. 3^o. Il est faux que nous admettions pour chaque Home un bon & un mauvais Ange. Nous croyons, sur la parole de J. C. que Dieu a doné à ses Anges le soin de veiller sur tous les Homes, & qu'il a permis au Démon de les tenter: Jamais on n'a imaginé qu'il y eût pour chaque Home en particulier un bon & un mauvais Ange, dont l'un l'assiste & l'autre lui nuit jusqu'à la mort:

ST. THOMAS, auquel on nous renvoie ne l'a jamais enseigné.

On ne sait pas précisément, continue notre Philosophe, où les Anges se tiennent, si c'est dans l'Air, dans le Vuide, dans les Planètes. Ne seroit ce pas une ridiculité d'assigner un lieu particulier à de purs Esprits ? Dieu est par tout ; en tout lieu il peut employer le Ministère de ses Anges, & les envoyer quand il lui plaît : Qu'avons-nous besoin d'en favoir d'avantage ?





E L O G E

DE RENE' DESCARTES.

De ce vaste Univers , il eonut la structure ;
 Sa main fût de l'Erreur arracher le bandeau ,
 Et pour mieux découvrir le plan de la Nature ,
 L'auguste Vérité lui prêta son flambeau.

ON ne doit se proposer, en écrivant, que l'utilité publique: C'est l'objet important, que l'Académie Françoisse a toujours eû en vue, depuis son établissement (*), dans la distribution de ses prix. En décernant des Courones aux Vainqueurs, elle a voulu exciter l'émulation des Concurrents, perfectioner le goût, former des Orateurs, des Poètes, des Défenseurs de la Vérité & de la Vertu.

L'Eloge des Savans porte à les imiter.

C'est pour parvenir à ce but, qu'elle ouvre tous les ans la carrière de l'honneur & de la gloire, & qu'elle consacre à l'im-

Q

(*) En l'Année 1635.

mortalité ceux qui la méritent par leurs talens & par leurs travaux. Ce n'est pas affés pour ceux qui composent l'Académie, de donner d'excellens préceptes dans leurs Ouvrages; ils nous présentent encore d'illustres exemples dans les sujets qu'ils proposent pour les prix. Tels ont été successivement les Eloges du Duc de SULLY, du Maréchal de SAXE, de DU GAY TROUIN, du Chancelier DAGUESSEAU, & actuellement celui de *René* DESCARTES, ce Philosophe célèbre, qui forme une Epoque distinguée dans la Philosophie, & qui a répandu sur elle un nouveau jour. Avant lui, on conoissoit peu en quoi consiste la différence de l'Ame & du Corps & les limites qui les séparent.

C'est ainsi, que pour l'honneur de l'Humanité, l'Académie égalise, en quelque sorte, tous les talens, & qu'elle fait marcher à côté les uns des autres, d'illustres Guerriers, qui ont défendu ou fait triompher la Patrie; de grands Ministres d'Etat, qui procuroient le bonheur des Peuples; de sages Magistrats, qui faisoient régner la Justice, protégeoient l'Innocence & soutenoient dignement la majesté des Loix; des Philosophes éclairés, qui ont civilisé les Homes ignorans & féroces, qui les ont exercé à une sage discipline,

qui ont perfectionné leurs mœurs, qui leur ont fait aimer l'ordre & montré les précieux avantages de l'union & de la paix.

En mettant à part la Morale, qu'étoit la Philosophie avant DESCARTES? Un tas d'erreurs & d'absurdités, un chaos d'opinions incertaines ou fausses, qui se détruisoient les unes les autres; tout au plus des doutes sur les vérités les plus importantes; presque nulle méthode dans l'art de raisonner. Est il donc étonnant que l'on raisonne & juge mal? Les *Catégories* d'ARISTOTE, si obscures, ainsi que sa *Dialectique*, pouvoient-elles conduire à la vérité, à l'évidence? DESCARTES a répandu la lumière au milieu de ces ténèbres; il a dirigé l'esprit du côté de la certitude; il nous a enseigné, en quelque sorte, à faire usage de nos yeux & de nos sens, pour tout examiner avec attention & scrupuleusement. Il a développé la chaîne des vérités, & nous a donné le fil, pour nous conduire des unes aux autres, crainte que nous ne nous laissions séduire par les apparences, que nous ne prissions le faux pour le vrai, & que nous ne nous égarassions dans ce labyrinthe.

ARISTOTE avoit éloigné la Philosophie

des Homes. DESCARTES l'a rapprochée de nous. Quand même sa Philosophie seroit fautive, qu'il se seroit trompé dans quelques unes de ses Hypothèses & de ses Méditations métaphisiques, ce qu'il ne convient pas d'examiner ici, il n'en seroit pas moins vrai, que c'étoit un Génie supérieur, & que son Rival, l'illustre NEWTON, lui doit une partie de ses découvertes & de sa gloire: Il lui a frayé la bonne route & lui a ouvert la carrière où il a marché. Quelle obligation ne lui ont pas ses Successeurs, ceux même qui le réfutent & tâchent de s'élever au dessus de lui! Il sera toujours leur Maître: S'il n'a pas découvert tous les secrets de la Nature, il a pénétré plusieurs de ses mystères; & s'il n'a pas été son Confident, il étoit digne de l'être, & a deviné sa manière d'operer & de se déployer. Lors même qu'il s'étoit trompé, il trouvoit de la grandeur à l'avouer.

L'Eloge d'un Philosophe doit être tiré de ses Ouvrages, de son caractère, de sa vie privée: On n'y trouve pas de ces faits éclatans, qui illustrent les Héros; mais des traits qui éclairent, qui honorent l'Humanité. La naissance de DESCARTES étoit très considérée dans sa Pro-

vince (*) ; mais ce n'est point à sa Noblesse, qu'il doit la réputation immortelle, qu'il s'est acquise ; c'est à ses recherches, à ses études, à ses méditations. Il mépriseroit lui même un encens tiré de causes étrangères, qui le méritent si peu. Ce Philosophe ne méprisoit pas la gloire, qui est la récompense de la Vertu & des Talens ; mais il ne la cherchoit pas. Dans tous ses Ouvrages il a respecté la Religion révélée : Il paroissoit convaincu, que la Religion naturelle n'avoit été donnée aux Hommes par le Créateur, que pour conduire à la Révélation, qui la perfectionne. Il élevoit quelque-fois la Philosophie jusqu'à la plus sublime Théologie ; mais c'étoit pour lui rendre hommage. Les Systèmes Philosophiques, suivant M. DE FONTENELLE, ne sont peut être que des Modes ; il ne faut pas que des Opinions passagères contrarient des Vérités éternelles, consacrées par Dieu lui même, & dont l'imagination des Hommes ne doit point ternir la pureté. Mais les Vérités Philosophiques ne sont point opposées à ces Vérités éternelles, puis qu'elles ont la même origine & le même Auteur.

Q 3

(*) Il nâquit à *La Haye en Touraine*, le 31. Mars 1596.

Le Système de DESCARTES est très bien lié & toutes ses parties se soutiennent réciproquement; ce qui fait qu'il est difficile de l'ébranler. Il n'est pas vrai qu'il ait dit, *Donnez moi de la Matière & du Mouvement, & je ferai un Monde.* La Matière & le Mouvement ne suffisent pas pour le composer; il faut avoir recours au Créateur: C'est ce que fait DESCARTES.

Dans sa Physique, il considère le Monde come une vaste Machine, qui se maintient par les Loix générales & primitives, établies par le Créateur: Elle se monte par des roues & des ressorts, qui ont des règles fixes & permanentes. Il a crû deviner quelques unes de ces règles, & les pénétrer come un Spectateur habile pénétre, par la simple inspection, le jeu & le mécanisme d'une Décoration d'Opéra; mais combien n'est-il pas facile de se tromper dans une telle spéculation, & combien la pratique ne peut-elle pas être différente de la théorie! Cependant DESCARTES expliquoit assez bien les causes & les effets des Phénomènes, & s'il n'a pas toujours trouvé le vrai, du moins ses explications étoient fort vraisemblables & touchent de bien près à la vérité, qui selon les apparences ne nous sera jamais parfaitement connue. NEWTON, on en

convient, a fait des observations & des expériences incontestables; mais il rapporte des faits, sans indiquer les causes. Il n'emploie que le terme d'*atraction*, pour exprimer la force active des corps; force inconnue, & qu'il ne prétend pas définir, dit M. de FONTENELLE, dans l'Eloge de NEWTON: Mais si cette force pouvoit agir aussi par *impulsion*, pourquoi ce terme plus clair ne seroit-il pas préféré à l'usage perpétuel de celui d'*atraction*?

Sans recourir à l'*atraction*, le Système des *Tourbillons* de DESCARTES s'est soutenu long-tems, & s'il a été enfin ébranlé par les coups qu'on lui a porté, il a encore de zélés Partisans, qui ne céderont le terrain qu'à l'extrémité, & en se moquant des Causes occultes, qu'on met à la place de ce Système ingénieux. DESCARTES a eû de très habiles Disciples, dont le nom est respecté dans la République des Lettres. M. de FONTENELLE, cet Homme célèbre, duquel M. DE LA MOTTE a dit, que *l'Esprit contenoit tous les Esprits*, pour exprimer la diversité de ses connoissances, s'est déclaré hautement en faveur de DESCARTES, en rendant cependant justice à NEWTON. Voici ce qu'il dit de ces deux illustres Philosophes: „ Ces deux grands

30 Homes, qui se sont trouvés quelque-
30 fois en opposition, ont eû cependant quel-
30 que ressemblance. Tous deux ont été
30 des Génies du premier ordre, nés pour
30 dominer sur les autres Esprits & pour
30 fonder des Empires. Tous deux, Géo-
30 mètres excellens, ont vû la nécessité de
30 transporter la Géométrie dans la Phisi-
30 que. L'un prenant un vol hardi, a
30 voulu se placer à la source de tout, se
30 rendre maître des premiers principes,
30 par quelques idées claires & fondamen-
30 tales, pour n'avoir qu'à descendre aux
30 Phénomènes de la Nature, come à des
30 conséquences nécessaires : L'autre, plus
30 timide ou plus modeste, a comencé sa
30 marche par s'apuier sur les phénomè-
30 nes, pour remonter aux principes in-
30 connus. L'un part de ce qu'il entend
30 nettement, pour trouver la cause de ce
30 qu'il voit : L'autre part de ce qu'il voit,
30 pour en trouver la cause, soit claire,
30 soit obscure : Les principes évidens de
30 l'un, ne le conduisent pas toujourns aux
30 phénomènes tels qu'ils sont : Les phé-
30 nomenes ne conduisent pas toujourns
30 l'autre à des principes affés évidens.
30 Les bornes qui, dans ces deux routes
30 contraires, ont pû arrêter deux Homes
30 de cette espèce, ce ne sont pas les bor-

„ nes de leur Esprit, mais celles de l'Esprit humain „. Ces observations prouvent, que M. de FONTENELLE avoit bien étudié l'une & l'autre Philosophie, & elles marquent la finesse & la justesse de son Esprit.

S'il y a quelque différence entre le Système de ces deux Philosophes, il y en a eû moins dans leurs mœurs & dans leur conduite. Tous deux étoient éloignés de l'Incrédulité & du Fanatisme; leur piété étoit demême sans faste & sans ostentation; ils ne parloient jamais de Dieu, qu'avec respect; ils étoient portés naturellement à faire le bien: Tous deux aimoient souverainement la Vérité; ils haïssoient les disputes & les contestations: Ils ont eû des Antagonistes, qui les ont ataqués; mais ils n'ont pas voulu perdre, à de vaines défenses, un tems précieux; & s'ils ont été obligés de se défendre, ce n'est qu'avec beaucoup de modération.

DESCARTES, au raport de M. BAILLET, qui a écrit sa Vie, croyoit devoir de la reconnoissance à ceux qui relevoient ses fautes; il méprisoit la calomnie; il oublioit les injures; il croioit difficilement le mal & fort aisément le bien. Il étoit si modeste, qu'il rejettoit le titre de Savant, parce que l'Esprit humain a ses bornes,

au delà desquelles on ne peut passer, quoi que ces limites soient plus étendues pour des Génies sublimes, que pour des médiocres. Il cultiva les Sciences & les Belles-Lettres avec goût, avec application & avec succès; *il avoit même, dit son Historien, du talent pour la Poësie, & il aimoit les Vers plus que ne pourroient se l'imaginer ceux qui ne le considèrent que comme Philosophe.* Il fit une Comédie Française étant à *Stockholm*. Il regardoit la lecture des bons Ouvrages en tous genres, come une Conversation avec les Auteurs, les honêtes Gens des Siècles passés, ou de celui dans lequel il vivoit; mais une conversation étudiée, dans laquelle ils nous découvrent leurs meilleures pensées.

DESCARTES, ainsi que SOCRATE & XENOPHON, porta les Armes dans sa jeunesse. Il s'ocupa en 1612. à monter à cheval, à faire des Armes & à d'autres exercices convenables à sa condition. On peut juger, par son petit *Traité d'Escrime*, qu'il ne méprisoit aucun des Arts. Il fit avec honneur quelques Campagnes, come Volontaire, & en différentes Armées. Il fut présent entr'autres au Siège de *Prague* en 1620. & à celui de *la Rochelle* en 1628. Par tout il portoit le goût de l'étude &

de la méditation. Il étudioit les Homes autant que les Livres ; il vouloit conoitre le monde & il y fit de belles découvertes. Son penchant le portoit à ce qui avoit le plus de raport à la Philosophie ; & il donoit à la Logique une application particulière ; mais il conut de bone heure l'abus de la Logique scholastique , qui engage à parler obscurément de ce qu'on ignore , & à nous éloigner de ce qu'on doit favoir. De tous les Préceptes qu'il avoit reçû de ses Maitres en Logique , il n'estimoit que ces quatre règles , qui ont servi de fondement à la Philosophie : La 1ere. *de ne rien recevoir pour vrai , qu'il ne conist être tel évidemment* : La 2de *de diviser les choses le plus que possible , pour les mieux résoudre* : La 3me *de conduire ses pensées par ordre , en començant par les objets les plus simples , pour monter par degrés à la conoissance des plus composés* : La 4me *de ne rien omettre dans le dénombrement des choses dont il examinoit les parties*. Il croioit aussi , qu'en Philique , come en Morale , les choses simples sont les meilleures.

Ce Philosophe ne bornoit pas ses recherches à une simple méthode , qui le dirigeât dans l'art de raisonner ; mais il vouloit que la Philosophie entra dans la

pratique de sa vie & contribua à son bonheur. Les Maximes qu'ils se propofoit de fuivre étoient : *D'obéir aux Loix & aux Coutumes de fon Pays ; de travailler à fe vaincre foi même plutôt que la Fortune , qu'aucun Home ne peut gouverner ; de vaincre fes defirs plutôt que de vouloir changer l'ordre du Monde ; de fe déterminer foi même après un mûr examen ; de ne point blâmer le choix des autres Homes dans leurs occupations différentes ; d'être content de pouvoir fe rendre témoignage à foi même , qu'on cherche fincèrement la Vérité &c.* Son Hiftorien avance , qu'il avoit appris , dès le Collège , qu'on ne fauroit rien imaginer de fi étrange , qui n'eût été avancé par quelqu'un des Philofophes. S'il eût vécu de nos jours , il auroit entendu des Paradoxes déraifonnables & ridicules , qui l'auroient étoné , quoi qu'il ne s'étonat pas aifément. Il favoit qu'il n'y a rien de faux ou de fabuleux , qui n'ait été crû & enseigné , & que dans tous les genres il y a bien des Impofteurs : Mais il favoit auffi , qu'il y a des chofes que l'on regarde come peu vraifemblables , qui font pourtant vraies. Il n'ignoroit pas qu'entre une trop grande crédulité & une trop grande défiance , il y a un milieu , que le Sage fe fait un devoir de tenir.

Le courage qu'il avoit, en soutenant ses sentimens, le portoit à affronter les préjugés populaires, sans les craindre. Il avoit demême une noble fermeté dans sa conduite, & il la manifesta dans une conjoncture dangereuse. Voulant aller d'*Emden*, en *Weſtfrife*, dans une Barque de paſſage, il entendit que les Bâteliers, qui le prenoient, à la ſimplicité de ſes Habits, pour un Marchand forain, formoient le projet de le tuer & de le jeter dans la Mer, pour s'emparer de ſon Argent. Ils ne croioient pas qu'il entendit leur langage, & ils jugeoient à la douceur de ſa phyſionomie, qu'il ne feroit pas grande réſiſtance. Mais DESCARTES prenant tout à coup une contenance fière & martiale, les menaça avec ſon épée, & aucun d'eux n'oſa l'ataquer. Intimidés par l'impreſſion que fait ordinairement ſur une Ame baſſe la hardieſſe d'un Home de cœur, ils le conduiſirent paſſiblement au lieu où il ſouhaitoit d'aller.

La Philoſophie n'eſt pas incompatible avec un vrai courage; elle le rend ſeulement plus prudent & moins téméraire. En ceci, come en d'autres points, elle eſt parfaitement d'acord avec la Réligion, qui ſoutient & anime les Défendeurs des Loix & de la Patrie.

DESCARTES ne fit jamais parade de son savoir, ni d'aucun des avantages dont il étoit favorisé. Il se comuniquoit à tous ceux qui vouloient l'entendre & qui desiroient de s'instruire. Simple dans ses discours, come dans ses actions, il ne cachoit point la Vérité sous l'apareil du mystère, pour la faire mieux valoir. Il sembloit qu'il ne s'apliquât qu'à la Science de bien vivre, lors même qu'il s'élevoit aux spéculations les plus sublimes, pour être mieux en état d'éclairer les Homes. C'est ainsi que PROMETHE'E déroba, *dit-on*, le Feu du Ciel, pour animer & éclairer les premiers Homes: Il les tira de l'état de férocité où ils étoient, pour les civiliser & adoucir leurs mœurs. DESCARTES aussi dissipa leurs préjugés & leurs erreurs, pour les conduire à la Vérité.

Ce Philosophe étoit persuadé, que pour régler l'Home moral, il falloit conoitre l'Home phisique. C'est dans ce dessein qu'il s'apliqua à l'étude de l'Anatomie, & il fit sur cet important sujet d'excellentes Observations. Il croioit que pour savoir ce que nous devons être, il falloit conoitre ce que nous sommes, & étudier la Nature, pour admirer d'autant plus les Ouvrages du Créateur. On y découvre l'empreinte de ses augustes Perfections, &

sur-tout de l'Infini, qui est son caractère distinctif: On y voit aussi une harmonie & un ordre admirables. Tout est varié, & cependant tout se rapproche de l'unité, & forme un Tableau unique, où la beauté du Dessin égale celle des couleurs. L'Home, qui a l'idée du beau idéal, & qui est lui même une Créature douée d'un si grand nombre de facultés, assemblage admirable de Matière & d'Esprit, unis par une Main Divine; l'Home seroit il l'ouvrage du Hazard aveugle, sans but, sans destination, qui après avoir paru quelques instans sur la Terre disparoitroit, se confondroit & se perdrait dans l'abîme du Néant? DESCARTES avoit une plus noble idée de l'origine des Homes.

On trouve, dans un Discours préliminaire que M. de BOUGAINVILLE a mis à la tête de sa Traduction du Poème de l'*Anti-Lucrèce* par le Cardinal de POLIGNAC, un bel éloge de notre Philosophe. En voici les principaux traits: „ DES-
 „ CARTES, dit-il, est peut être le pré-
 „ mier des Modernes, qui ait solidement
 „ démontré la distinction de l'Ame & du
 „ Corps, sur laquelle on a aujourd'hui
 „ affecté d'élever des doutes, qui dégra-
 „ dent l'Home, sans anoblir la Matière.
 „ Ce grand Home, né pour éclairer les

» Homes, pour les instruire dans l'art
 » de penser & de raisonner, ne dût qu'à
 » lui même les sublimes découvertes. Dans
 » un Siècle où la Raison gémissoit sous le
 » joug de l'Ignorance, où le *Tempérament*
 » exerçoit sur les Esprits un empire des-
 » potique, où la nouveauté, ce titre au-
 » jourd'hui si favorable, & qui seule do-
 » ne malheureusement du prix à plusieurs
 » Ouvrages impies, suffisoit pour décrier
 » une opinion; au milieu d'un Peuple
 » d'Esclaves, DESCARTES arbora l'Eten-
 » tard de la Liberté, mais d'une Liberté
 » soumise à la Raison; qui élève l'Home,
 » & le rend digne d'en porter le nom.
 » S'il ne parvint pas à l'evidence, il pro-
 » posa une methode qui peut y con-
 » duire.

Avec ce courage, qui triomphe de tous
 les obstacles, il combat des erreurs, éta-
 blies par une longue possession, & dé-
 fendues par une foule de passions opinia-
 tres. On le traita de Rebelle, on proscri-
 vit sa Doctrine, on le peignit des plus
 noires couleurs, & ce nouveau SOCRATE
 trouva dans sa Patrie des Persécuteurs,
 qui nièrent ses découvertes, quelques uti-
 les & certaines qu'elles fussent.

Il est rare qu'on rende d'abord justice

aux

aux Génies supérieurs ; ils sont trop près ou trop loin de nous. L'Envie prend plaisir à relever leurs moindres défauts & à abaisser leurs talens & leurs vertus. On ne conoit guère ce que valent nos Contemporains, que lors que nous les avons perdus ; & la Postérité, plus équitable, profite de leurs lumières & de leurs Ouvrages.

DESCARTES aimoit plus la Vérité, que les Ames vulgaires n'aiment les Objets sensibles. Digne du nom de Philosophe, il avoit pour elle cette passion vive & sincère, qui rend capable de tout sacrifier, qui mène aux découvertes. Par un doute raisonnable il s'éleva à l'évidence, & conduit par de profondes méditations à quelques principes aussi simples que féconds, il en fit la baze d'une Métaphysique solide, lumineuse & vraiment utile aux Hommes, puisque la plus pure Morale en est la conséquence nécessaire. Cette Morale étoit mise en pratique par notre Philosophe, & ses principes faisoient la règle de sa conduite.

DESCARTES fut Auteur d'une Méthode inconnue jusqu'à lui : Il répandit parmi nous les germes de cet Esprit philosophique, également applicable à tous les gen-

tes d'études & de recherches, qui procède toujours avec ordre, qui lie toutes les idées, qui donne aux bons Ouvrages modernes tant de précision & de clarté. Mais le plus noble usage qu'il ait fait de ses lumières, celui qui doit le mettre au rang des Bienfaiteurs des Hommes, c'est d'avoir établi d'une manière incontestable, la spiritualité de notre Ame, cet attribut glorieux, le titre de notre grandeur, le fondement de nos devoirs, de nos espérances & de notre bonheur: Principe inébranlable, qui résiste à toutes les attaques de l'Incédule: Principe qui lui inspiroit un saint respect pour la Divinité, un véritable amour pour la Religion, dont il écartoit également la superstition, le fanatisme & l'intolérance. Quoi qu'il fit profession de la Religion Romaine, lors qu'il étoit en *Hollande* ou en *Suède*, il n'attaquoit jamais les Communions Protestantes: Il croyoit, qu'il ne convenoit point de déclamer contre des opinions autorisées par le Gouvernement, & qui ne sont pas nuisibles à la Société. La Reine CHRISTINE, qui estimoit infiniment ses lumières, le combloit de ses bienfaits & avoit journellement des entretiens avec lui, lors qu'il étoit à *Stockholm*; mais ce ne fut point lui qui inspira à cette Princesse le

dessein d'abdiquer la Courone & de changer de Religion. Il étoit persuadé, que pour embrasser une autre Comunion, il faloit être bien convaincu des erreurs de celle que l'on quite, & persuadé qu'il n'y en a point dans celle où l'on entre. Il croyoit aussi, que l'on doit rester dans le rang où la Providence nous a placé, & qu'on ne peut le quitter, sans des raisons très fortes.

Ce Philosophe lui même ne fut pas long-tems à se repentir d'être allé en *Suède*. Il regrettoit la douce & tranquille solitude, dont il jouissoit en *Hollande*, & il reconut qu'elle étoit bien préférable au tumulte & aux plaisirs bruyans de la Cour. Quoi qu'il aimât toujours chèrement la *France* sa Patrie, il ne se soucioit pas d'y rentrer. Elle avoit essuyé des troubles occasionés par les Mécontens du Ministère du Cardinal MAZARIN, qui avoient contraint la Cour de sortir de *Paris*. DESCARTES n'apuya jamais de tels projets; quoi que la Cour ne l'eût pas favorisé, il lui demeura toujours fidèle: Bien éloigné de vouloir faire de sa Cause particulière, la Cause publique, & quoi qu'il fut persuadé qu'en la soutenant, il soutenoit la vérité, son idée ne fut jamais de s'écarter

du principe, qu'un bon Citoyen sacrifie tout au repos & au bien de sa Patrie.

Le Philosophe a aussi ses foiblesses. DESCARTES n'étoit pas ennemi des plaisirs. Il avoit aimé le Jeu, la Danse & la Musique; il fit même sur ce sujet un Traité admiré des Connoisseurs. Il conut l'Amour & il en éprouva les foiblesses. Un Cœur sensible est fait pour aimer & pour être aimé; ce Philosophe le fut & eût de sa Maîtresse, qu'il épousa, *dis-on*, secrètement, une Fille aimable, qui mourut dans la première jeunesse, & qu'il regretta beaucoup: Il la perdit l'an 1640. & cette perte le guérit de toutes ses passions, excepté de celle qu'il avoit pour la Philosophie, qu'il conserva toute sa vie.

DESCARTES fut souvent troublé, attaqué & condamné par des Adversaires, qui le poursuivirent par tout. Le Lycée a ses tempêtes; on n'y jouit pas constamment d'un jour serein; mais le Sage trouve sa tranquillité en lui même & voit, sans s'émouvoir, l'orage se former au dessous de lui. D'ailleurs ses Enemis, ou plutôt ceux de sa Philosophie, ne servirent qu'à la perpétuer & à l'étendre. La Dispute, lors qu'elle ne roule que sur des opinions, excite l'émulation & redouble nos progrès. C'est l'effet que produisit la Critique amé-

re & pointilleuse que plusieurs Théologiens firent des sentimens de ce Philosophe. Nous leur devons peut être ses Méditations les plus profondes & ses plus belles Découvertes : Ils développèrent ses talens & ses connoissances. DESCARTES se défendit, mais avec cette modération que la Vérité inspire & caractérise : Elle n'a pour armes que la persuasion & l'exemple, & ceux qu'elle anime doivent servir de modèles, par la douceur de leurs mœurs & la force de leurs raisons. Plus on est éclairé, plus on voit combien il est utile & nécessaire de supporter patiemment les fautes & les erreurs de l'Humanité.

Ce que nôtre Philosophe aimoit ardemment, c'étoit de diriger ses recherches vers les Objets les plus dignes de les mériter. Il écartoit les spéculations frivoles, inutiles, qui fatiguent l'Esprit, ou qui amusent simplement l'oisiveté. Selon lui, le Philosophe, qui trouveroit le secret de purifier l'Air dans les Lieux où il est mal sain, de fertiliser la terre & de multiplier ses productions, seroit supérieur au Poète & à l'Orateur, quoiqu'il estimât fort les talens de ceux-ci, & qu'il fut persuadé que tous les Arts s'aident & se soutiennent réciproquement. Il pensoit aussi

que c'est rétrécir l'Esprit & le dégrader, que de le resserrer dans des bornes trop étroites. Peut être n'a-t-il fait que trop usage de son imagination, mais cependant il savoit la régler.

Il avoit une connoissance étendue du Monde & du Cœur humain, & il les avoit fort étudiés. Dans ses Voyages, il observoit les Hommes, leurs usages, leurs mœurs, leurs différens caractères, avec le même soin qu'il observoit les Montagnes, les Fleuves, les Météores des divers Pays où il se trouvoit. Sa curiosité s'étendoit presque à tout; mais il préféroit l'étude de la Nature, qui le remplissoit d'admiration. Il se désoit & avec raison de tout ce qui est singulier & extraordinaire; de tout ce qui sent le paradoxe & l'hyperbole. Il embrassoit, ou paroissoit du moins adopter les sentimens les plus généralement reçus, pour règle de sa conduite, persuadé que tout ce qui est juste a été connu de bonne heure, & qu'il y a une sorte d'orgueil à vouloir se distinguer & se singulariser par des opinions particulières. Il pensoit en Sage & parloit comme le Peuple. Il ne donoit ses propres opinions, que come de simples doutes, & ne les proposoit jamais come des Vérités certaines. Ainsi les Hypothèses de son Mon-

de, des Tourbillons, de l'Âme des Bêtes, ne doivent être considérées, que come un Siftème ingénieux, auquel il fût doner un degré de vraisemblance, qui approche bien de la vérité, & que l'on a cependant combattu avec ses propres armes, c'est à dire avec le secours de sa méthode, qui est claire & incontestable. S'il se trompe c'est en Génie supérieur, qui done de l'Esprit à la Raison. Il n'est pas doné à tout le monde de faillir come lui; pour en avoir aquis le droit, il faudroit avoir ses conoissances. Quelquefois le principe est vrai, mais on en tire de fausses conséquences; quelquefois aussi on tire d'un faux principe des conséquences justes & séduisantes. Conoissions nous assés les causes des phénomènes, leurs divers étets, la nature des objets, leur variété, le rapport qu'ils ont avec nous, nôtre Âme, nôtre Corps, pour oser former des conclusions infailibles? DESCARTES étoit fort réservé dans ses décisions & il se moquoit des Téméraires, qui osent déterminer ce que Dieu veut ou ne veut pas, ce qu'il peut ou ne peut pas, & qui jugent sur leur propre foiblesse de la Puissance & de la Sagesse du Souverain Etre. Le seul principe, qui lui paroissoit évident, est celui-ci: *Je pense, donc je suis.*

Qu'opose-t-on à la Philosophie de DESCARTES ? Celle de NEWTON : Mais n'a-t-elle pas aussi ses doutes & ses difficultés ? Quelle idée nous donne de l'Univers un Système, qui le représente comme une immense Solitude, dans laquelle flottent les Planètes soutenues sur le Vuide ? Peut-on croire, qu'il ait le pouvoir de réfléchir les rayons du Soleil, lui qui ne sauroit faire aucune résistance à la Lumière ? Il semble, que loin de réfléchir jusqu'à nous, elle devrait se perdre dans ce vaste abîme. NEWTON prétend qu'elle est une émanation de cet Astre, dont la substance cependant ne paroît point diminuer, quoi qu'elle se répande sans cesse. Il est vrai, que ce Philosophe suppose, que des Comètes viennent fort à propos s'incorporer au Soleil, pour réparer les pertes continuelles qu'il fait en nous éclairant ; mais à combien de fortes objections cette Hypothèse n'est-elle pas sujette, & qui peut se vanter de les résoudre ?

Avouons que nous ne faisons presque encore que deviner les causes des effets que nous voyons, & sur lesquelles NEWTON garde sagement le silence. Je veux dire, que nous n'apercevons que quelques côtés du Spectacle de la Nature, sans découvrir les ressorts qui le produi-

sent. De tems en tems, on se flate de pouvoir lever le voile, qui couvre la Décoration; mais il se baiffe bientôt, & nos yeux cherchent en vain ce que nous cherchions. Lors même que nous aurions aperçû la vérité, nous ne pouvons nous affurer de l'avoir trouvée. DESCARTES favoit aussi douter & s'arrêter où l'évidence lui manquoit. Sa circonspection s'étendoit aussi sur la Religion. Tolerant par principes, il ne condamnoit la foi de personne; mais cette tolerance n'alloit pas jusqu'à l'indifférence de Religion. Il la respectoit, même dans ceux qui ne pensoient pas come lui, persuadé qu'elle est l'appui des Loix & qu'elle resserre les noeuds de la Société. La Religion, quelle qu'elle soit, a du moins un grand avantage sur l'Athéisme; elle est une forte Digue, qui s'opose au débordement des passions; elle montre aux Homes un Dieu vengeur & rémunérateur, qui punit le Crime & récompense la Vertu. Qu'est-ce qui retiendra l'Athée, s'il peut rompre impunément le frein des Loix divines & humaines?

La Sagesse de DESCARTES n'étoit pas l'effet du tempéramment, mais l'ouvrage d'une Raison éclairée, qui nous montre nos devoirs, & nous en fait aimer la pratique. Sans ambition, sans avarice, au

dessus d'une vaine gloire & du desir des richesses, il en donna des preuves manifestes. Il fut sollicité d'aller à *Londres*; LOUIS XIII & le Cardinal de RICHELIEU l'invitèrent aussi d'aller, à la Cour. Il préféra sa paisible retraite, où il menoit une vie douce, sans faste & sans ostentation. En 1647. il fit pourtant un Voyage en *France*, pendant lequel le Roi lui assigna une Pension de 3000. Livres, dont il eût le Brevet, sans en rien toucher. Enfin il succomba aux pressantes instances, que lui fit la Reine CHRISTINE, d'aller à *Stockholm*. Il fut flaté du plaisir d'instruire une si grande Princesse & d'en faire une Conquête à la Philosophie. La Reine le reçût avec les marques de la plus haute estime: Elle lui offrit un Revenu de 3000 Ecus, tant pour lui, que pour ses Héritiers, & elle vouloit établir une Académie à *Stockholm*, dont il devoit être le Directeur. Mais ce Philosophe sentit bientôt les désagrémens attachés à une Cour. La Reine, à la vérité, étoit passionnée pour les Sciences & pour les Savans; mais elle aimoit à être flatée, & DESCARTES n'étoit pas flatteur: Elle le pria de l'entretenir tous les jours à cinq heures du matin, dans sa Bibliothèque.

pour l'instruire de la Philosophie. Obligé de changer de plan de vie, sa santé fut dérangée, & la rigueur du Climat de *Suède* ne contribua pas à le rétablir. Comme Philosophe, il se vit exposé aux traits railleurs des Courtisans, jaloux de sa faveur. Le chagrin le saisit. Il se reprochoit la foiblesse qu'il avoit eue de complaire à la Reine, d'enchaîner sa liberté, & de quitter un bien aussi réel que le repos de la Solitude, pour courir après une ombre de réputation. Dévoré par les regrets, il mourut à *Stockholm*, le 11. Février 1650. âgé de 54. ans. Son Corps fut transporté à *Paris* & inhumé dans l'Eglise de *STE GENEVIEVE du Mont*, où l'on voit son Epitaphe. La Reine de *Suède* le pleura, connoissant qu'elle perdoit en lui un Ami éclairé. En effet ses conseils auroient peut être épargné à cette Princesse bien des fautes, qui firent le malheur de sa vie.

GENEVE.

* * *

* *

*

AUX EDITEURS.

A l'occasion de la Lettre sur la Médecine, insérée dans le Journal Helvétique de Février dernier, page 129.

M E S S I E U R S

Je n'ai point l'honneur d'être Médecin; & ce n'est pas vraisemblablement une perte, ni pour le Public, ni pour moi. Je ne suis, ni Partisan outré de la Médecine & des Médecins, ni leur Adversaire, & il me semble que c'est le parti le plus raisonnable & le plus général. Je crois la Médecine très certaine en elle même, come bien d'autres Sciences, mais très incertaine, par la foible intelligence de ceux qui s'y apliquent; & cependant, je ne doute point qu'il n'y ait des Médecins, tant qu'il y aura des Homes, par la même raison que quand on se noie, on s'acrotche à tout, même à un Roseau, que l'on voit floter.

Je ne conois point, que je sache, M. le Docteur D., qui vous a écrit dernièrement, MESSIEURS, sur la Médecine, &

je veux le croire un fort habile Home ; mais come il n'est point de l'avis de nombre de gens , il me permettra bien de n'être pas du sien , & de le dire , parce que s'il étoit suivi , il priveroit les pauvres Humains , qui n'en ont pas de reste , d'un secours qui me paroît autant utile , qu'il le croit pernicieux.

Il est dangereux , *dit-il* , de donner au Peuple des Livres de Médecine pratique françois , parce que les *Esculapes* du Peuple , ignorans pour l'ordinaire la Théorie des principes de Médecine , en feront de mauvaises applications. Je conviens que cela peut être , mais il conviendra aussi , je pense , que quand un grand mal peut être évité par un moindre , on ne doit pas hésiter à l'employer. Or s'il conoit un peu le Peuple , surtout celui des Campagnes , il aura remarqué qu'il se livre , non pas aux Médecins des Villes , qu'il n'a pas le tems d'appeler , ou le moyen de payer , ou auxquels il n'a pas grande confiance ; mais à ces Boureaux de la Médecine & des Malades , vulgairement apellés *Muges* , & que l'on pourroit plus justement nommer *Empoisonneurs publics*. Ces misérables ont une routine aveugle , & ce sont précisément eux qui appliquent les Remèdes sans discernement. Or tant que le Payfan n'aura

point d'autre Médecin, il y aura toujours recours; mais si quelqu'un est en état, dans son Village, de le traiter, il l'emploiera certainement plutôt que ce *Mange* plus éloigné, & plus couteux. Je demande donc à M. le Docteur D., s'il ne croit pas qu'un Homme de bon sens, un Ministre par exemple, & même un Régent, éclairé par un bon Livre de Médecine, qui peut d'ailleurs avoir autant d'expérience qu'un *Mange*, ne soit pas infiniment plus utile que lui; qu'il ne puisse pas appliquer les principes ou les directions du Livre plus sûrement, que ces Remèdes capables par leur violence de tuer les Animaux les plus robustes, & par là sauver la vie à bien des gens? Je ne saurois me persuader qu'un Docteur pût me le contester.

2 Si donc, comme il paroît certain, & comme il seroit aisé de le prouver par des faits, un bon Livre entre les mains de personnes sensées, & plus intéressées à guérir que des Etrangers, fait moins de mal que ses *Maiges* inévitables sans cela, il est un bien, ou du moins un moindre mal, qui doit être préféré.

3 Mais, répondra M. le Docteur, c'est justement là la question: Où trouver ce bon Livre? Il n'y a que le *Journal de M.*

decine ; encore feroit-il autant de mal que les autres. Eh ! M. le Docteur, vous avez lu fans doute l'*Avis au Peuple de M. TISSOT* : Et qui ne l'a pas lu, & ne l'a pas sous les yeux ? Il faudroit que le Public de toutes les Nations éclairées fut bien infensé, pour lui avoir doné tant d'éloges, s'il ne les méritoit pas.

Je n'ai point, Dieu merci, l'Âme trop méchante. Je fais tout mon possible pour juger charitablement ; mais il n'y a pas moyen d'étouffer un petit soupçon ; c'est que M. le Docteur n'ait en vue l'*Avis au Peuple* dans sa Lettre, car je ne conois point d'autre Livre de Médecine doné au Peuple en Suisse, où l'abus, selon lui, est plus comun qu'ailleurs, & qu'il n'y ait là dedans une petite jalousie de Métier. Et en vérité, elle feroit bien pardonnable. Quand on ne peut pas s'élever aussi haut que les autres, il faut bien tacher de les remettre à son niveau. Pardon MESSIEURS, de cette sortie. Je vous proteste que ce n'est point enthousiasme pour M. TISSOT, que je conois très peu personnellement, & qui n'a pas besoin de mon Apologie ; mais je ne puis m'empêcher de redresser les torts, que l'on veut faire au bien public.

Il faut pourtant rendre justice à M. le Docteur. Forcé par l'expérience, & au ha-

zard de se contredire un peu „ il convient
 „ qu'il seroit utile de répandre parmi le
 „ Peuple un bon Traité, dans lequel on
 „ lui enseigneroit l'art de s'abandonner à
 „ la Nature dans ses Maladies „ (Art
 introuvable, suivant moi, tant que les
 Homes aimeront la vie & seront poltrons)
 „ le régime, le ménagement à observer,
 „ le traitement des Indispositions ou Ma-
 „ ladies, qui ne sont point mortelles de
 „ leur nature.

Il me permettra bien encore de n'être
 pas tout à fait de son avis à ce dernier
 égard. Un tel Traité ne suffiroit point
 pour le Peuple; il ne conoit guère ces
 Indispositions peu dangereuses, ou plutôt,
 il n'y fait pas grande attention, & son gen-
 re de vie laborieux les dissipe bientôt. Les
 Maladies les plus ordinaires sont aiguës,
 mortelles de leur nature, exigent les se-
 cours les plus prompts, & les Remèdes les
 plus efficaces. A quoi serviroit la Nature
 sans aide, & le Régime seul dans une
 Pleurésie, par exemple, dans une Fièvre
 maligne, dans une Esquinancie &c. où il
 faut une Saignée, ou un fort Purgatif?

D'ailleurs l'*Avis au Peuple* répond au
 but de M. le Docteur. Le Chapitre du
 Régime & des Précautions pour empêcher
 que

que les Indispositions ne deviennent féricufes, eft fans doute un des meilleurs de cet Ouvrage; mais l'exposition fimple des fimpômes des Maladies actives, & la méthode claire & précife de les traiter qu'il y a ajouté, ne font pas moins néceffaires pour ce Peuple à qui il eft deftiné.

Mais fi M. le Docteur le trouve infufifant ou dangereux, par les lumières qu'il done, come il le paroît, qu'il en done un meilleur. L'expérience & le Public en décideront. Jufques alors, je doute, come lui, que la Lettre, quoi qu'elle renferme une vérité importante & incontestable, mais contestée, produife beaucoup d'éfet. On lui dira toujours, come à JEAN JACQUES, *Montrez-nous un Emile, & nous croirons à Emile.*

J'ai l'honneur d'être &c.

L..... le 13. Mars 1765.

J. L. D. C. R. T. M.





P E N S E E S

D E T A C H E E S.

QUI doit-on le plus estimer d'un Héros ou d'un Prince pacifique? Beaux Esprits pouvez-vous le demander! Jetez les yeux sur un Champ de Bataille; interrogez un Laboureur.

Nous louons un ALEXANDRE, un CESAR: Homes vertueux, voudriez-vous leur ressembler?

On a dit qu'un Conquérant étoit le fléau de l'Humanité. Ceux qui l'acablent d'éloges, lui font-ils moins funestes?

Grands de ce Monde, c'est moins des Loix qu'on vous demande, que des Mœurs! Secourez l'Indigent; foyez vertueux; de tels exemples supléeront aux meilleures Loix.

Les Mœurs sont-elles plus respectées dans les Campagnes, que dans les Villes? Je fais la réponse du préjugé; j'ose cependant croire, que la question est en-

core à examiner. Il faudroit pour la résoudre un Home bien impartial & bien judicieux ; mais où le trouver ?

La Divinité de l'Évangile ne pourroit-elle pas se prouver par l'Évangile même ? Un Home profond, (*) ingénieux, a préparé les Matériaux. Qui bâtira l'Édifice ?

Un Etat où l'on mettroit en problème la Religion & où les Savans voudroient se distinguer par leur incrédulité, seroit sur le penchant de sa ruine.

Les Prédicateurs, les Philosophes, les Beaux-Esprits ne prêchent que l'Humanité. Ces Gens là sont bien humains ! Oui tant qu'il ne leur en coûte que des déclamations, des pointes & des rimes.

Home qui prêchez l'Humanité, vous faites bien ; faites mieux, foyez humains.

Quelle est la plus belle des Vertus ?
L'Humanité.

Rien n'est plus aisé que de devenir sage

S 2

(*) M. TREMBLY, Pasteur & Professeur à Genève, mort il y a peu d'années.

& savant dans ce Siècle; mais plus la Sageffe & la Science se font mises à nôtre portée, plus nous les fuyons.

Il fut un tems où les Auteurs écrivoient d'après leurs idées; ensuite ils écrivirent d'après leur mémoire, & firent des Rapfodies de tout ce qu'ils avoient lû; maintenant ils écrivent d'après les fantômes que leur imagination leur présente.

Depuis que nous ne fomes plus sensibles au naturel, tous ceux qui veulent émouvoir se jettent dans l'hiperbols.

Magnis sine viribus ignis

Incaustum furit.





LIVRES NOUVEAUX.

LA LOGIQUE, ou l'Art de penser, dé-
 gagé de la servitude de la Dialectique, par
 M. l'Abé JURAIN, Correspondant de l'A-
 cadémie Royale des Sciences. A Paris, chez
 DESVENTES & Compag. Rue St. Jaques
 1765. Vol. in 12.

VOICI une Logique très différente de
 celle qui ont parû jusques ici. Elle ne
 contient rien qui ait l'aparence des subti-
 lités, des détours & des chicanes de la
 Dialectique. On y trouve un ordre, une
 netteté, une précision. qui la rendront
 très utile à la Jeunesse.

NOUVEAUX MEMOIRES, ou Observa-
 tions sur l'Italie & sur les Italiens; par
 deux Gentilshomes Suédois &c. A Londres
 chez JEAN NOURSE 1764. III. Vol. in 12.

DEUX Suédois de distinction, après avoir
 passé quelques années à Paris, vont voya-
 ger en Italie. Tout ce que ce beau Pays

offre de curieux dans les arts, les mœurs, les usages & les productions naturelles, est, pour ces Voyageurs éclairés, l'objet de la plus grande attention, & les détails intéressans qu'ils en donnent, rendent cet Ouvrage très instructif & très agréable.

CAMPAGNES de LOUIS, Prince de CONDE', en Flandres, en 1764; par M. CARLET DE LA ROZIERE, Chevalier de St. Louis &c. A Paris, chez MERLIN, Rue de la Harpe, 1765. un Vol. in 12 de 150. pages, avec une Carte très nette, détaillée & exacte des Pays-Bas Catholiques, pour l'intelligence de cette Campagne, & une autre Carte instructive, pour le Combat de Senef.

M. CARLET DE LA ROZIERE a déjà donné, à la satisfaction du Public, & sur tout des Gens de Guerre, la Campagne du Maréchal de CREQUI en 1677. Il paroît que le but de l'Auteur est de former une suite des plus belles Campagnes qui aient été faites sous les Règnes de LOUIS XIV. & de LOUIS XV. Il tire ses Matériaux des Dépêches des Généraux, qui ont comandé les Armées, & des excellens Mémoires donés sur ces Campagnes. Les conoissances militaires & géographiques de cet Officier, qui a eû la

confiance de plusieurs grands Généraux, le mettent en état de remplir son plan, avec tout le succès que l'on peut désirer.

Quant à l'objet des Campagnes que nous annonçons, M. DE LA ROZIERE a puisé dans les Lettres du Prince de CONDE' à M. DE LOUVOIS, dans une Relation de ces Campagnes, publiées par ordre du Prince d'ORANGE, & dans les meilleurs Historiens. Les faits sont déduits d'une manière simple & intelligible. Lors-qu'il loue ou condamne les Généraux, il le fait, non par présomtion ou préjugé, mais d'après les meilleures autorités. Il y joint ses réflexions, lors qu'il croit que son expérience & ses connoissances topographiques l'ont suffisamment instruit des circonstances des Evénemens. En lisant le récit de ces Campagnes & de celles qui suivront, on apprendra à conoitre sûrement les Frontières du Royaume de France, les Pays qui sont ordinairement le Théâtre de la Guerre, les différentes positions que l'on peut y prendre, la situation & la force des Places, les ressources que l'on peut y trouver, & on y verra quantité de détails militaires très curieux. Le Général d'Armée y trouvera des lumières pour former & exécuter un Plan

de Campagne. Les Officiers y remarqueront une infinité d'exemples de valeur & de conduite, dont ils profiteront. En un mot le Corps complet des Campagnes, que M. DE LA ROZIERE veut donner, formera une Bibliothèque utile & instructive pour les Militaires.

LES BONETS, ou Talemik & Zinera, *Histoire moderne, traduite de l'Arabe. A Londres, & se trouve à Paris chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Rue Christine, 1765. Brochure in 12. de 174. pages.*

ON lit avec beaucoup de plaisir ce Roman, écrit dans le goût oriental. On y trouve des Aventures curieuses. Les Contes de Féerie, qui servent d'épisodes, y répandent une variété agréable, & ce petit Ouvrage, qui est du goût redevenu à la mode, plaira sûrement à bien des Lecteurs.

LES DEVIRGINEURS ET COMBABUS, *Contes en vers, précédés de réflexions sur le Conte, & suivis de Floricourt, Histoire Française. A Amsterdam 1765. & se trouvent chez JORRY, Rue & vis à vis la Comédie Française. Vol. in 8vo de 108. pages.*

CETTE nouvelle Brochure enrichira la Collection de Poésies, imprimées sur le modèle de *Zelis au Bain* & de la *Lettre de BARNEVELD*. On y trouve des détails charmans & des Vers très agréables. L'Auteur paroît avoir un talent rare pour les Ouvrages de ce genre. Il joint la finesse des réflexions à la variété des images, & son génie aisé lui fournit toujours l'expression la plus propre & la pensée la plus naturelle.

L'HÔPITAL DES FOUS, *traduit de l'Anglois. A Paris chez SEBASTIEN JORRY, Rue É vis à vis de la Comédie Française, 1765. Brochure in 8vo de 40. pages.*

GUILLAUME WALSH, célèbre Poète Anglois, est Auteur de l'Original. Cette Brochure est une Traduction en prose des Vers Anglois. Le mérite de l'une & de l'autre, joint à la beauté de l'impression, & à l'ornement de trois belles gravures, donent du relief à cette petite Pièce: Elle a pour Epigraphe.

. . . L'Homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage
Et il n'est point de Fou qui, par belles raisons,
Ne loge son Voisin aux Petites Maisons.
BOILEAU, Sat. IV.

HISTOIRE de Pierre DU TERRAIL, dit le Chevalier BAYARD, sans peur & sans reproche; par M. GUYARD DE BERVILLE. A Paris chez H. C. DE HANSY, Rue St. Jaques 1765. Vol. in 12.

LA Vie du Chevalier BAYARD, le plus brave, le plus sage & le plus vertueux Capitaine de son Siècle, a été écrite par SIMPHORIEN CHAMPIER & par Jaques DE MAILLES. Cette dernière est la plus curieuse & la plus intéressante. Tous les Historiens ont rapporté des traits admirables des Vertus héroïques de ce Grand-Homme, si estimé de ses Souverains même, que FRANÇOIS I. voulut être fait Chevalier de sa main. On ne sauroit trop renouveler les exemples de courage, d'humanité & de grandeur d'ame de l'un des plus illustres Guerriers, qui ait paru dans le Monde; ainsi le Public est très redevable à M. GUYARD DE BERVILLE de la nouvelle Histoire qu'il vient de donner de l'incomparable Chevalier BAYARD, Héros si digne de l'immortalité. Les Faits y sont narrés avec beaucoup d'exactitude, de fidélité, & d'une manière naturelle, adaptée au sujet, qui n'a pas besoin d'être embéli par l'éloquence des Panégyristes.

Les Notes ajoutées à la fin du Livre contiennent des Remarques & des Anecdotes intéressantes, tirées des Auteurs les plus véridiques.

MEMOIRES & Observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne, Année 1764. IV^{me} Partie. A Berne, chez la Société Typographique.

LE IV^{me} Volume de 1764. que nous annonçons contient 204. pages grand 8vo. y compris une Table générale des Matières, depuis les premiers Mémoires que la Société a fait imprimer, pendant 1760. 61. 62. 63. & 1764. dont il a paru chaque Année IV. Volumes. Voici les Pièces que ce dernier Tome renferme.

I. OBSERVATIONS sur la manière de fertiliser les Fonds marécageux, par feu M. LE CHAMBRIER DE TRAVANET, Conseiller d'Etat & Trésorier Général de S. M. le Roi de Prusse à NEUCHATEL, &c. Membre de la Société Oeconomique de Berne.

METHODE pour bonifier un Marais; par Gab. ANET, Vigneron à Chailli, Membre de la Société Oeconomique de VEVEY.

II. EXTRAIT d'une Lettre de Genève

à M. BERTRAND, Pasteur de l'Eglise Française à Berne, Secrétaire de la Société Oeconomique; sur la Marne.

EXPERIENCES sur la Marne & autres Engrais; par Gabriel ANET, Vigneron de Chailli.

III. PROJET pour encourager la culture des Meuriers & l'éducation des Vers à soie dans le Pays de Vaud, présenté à un Membre du Conseil de Commerce à BERNE.

IV. EXPERIENCES de culture, par M. HALLER du Grand Conseil de Berne, Président de la Société Royale des Sciences à GOETTINGUE, Membre de l'Académie des Sciences de Paris &c; de la Société Oeconomique de Berne.

V. MEMOIRE sur l'état actuel de l'Oeconomie rurale, dans la partie supérieure du Canton de BALE, & sur les moyens de la perfectioner; par M. CHRIST, Bailif de *Monchenstein*, Membre de la Société Oeconomique de Berne.

VI. OBSERVATIONS sur les mauvais effets du Miel grené & sur les Fausses-Teignes; par Madame VICAT, née DE CURTAT; de la Société Oeconomique de Berne & de celle de Lausanne.

OBSERVATIONS sur les Abeilles ; par M. N. E. TSCHARNER du Grand Conseil de la République de Berne, & Secrétaire de la Société Oeconomique.

LE BACHA DE BUDE, 1765. Brochure grand 8vo de 74. pages, très belle impression.

CETTE Brochure renferme une Histoire extraordinaire, que l'on donne pour vraie, & qui paroît bien réelle par les noms des personages, par ceux des Officiers qui les ont connus, & par toutes les circonstances des Aventures qui y sont rapportées. Il est d'ailleurs très aisé de s'assurer de la vérité de ces Faits, par les informations que l'on peut en prendre à La Sarraz, Ville du Pays de Vaud, dans le Canton de Berne, avec titre de Baronie. C'est elle qui a vû naître le Héros de cette Histoire. Quoique d'une naissance obscure, on trouve chez lui une bravoure extraordinaire & des sentimens élevés. CUGNY est son nom de Famille. Son Père étoit pauvre & avoit beaucoup d'Enfans. Malgré sa situation, il leur donnoit des exemples & des preceptes de vertu & de probité. La frugalité, le travail & les bones mœurs entretenoient sous

un Toit de chaume, la santé, la tranquillité & le bonheur, dans cette Maison rustique. Le Cadet des Fils est celui qui fait le sujet de cette Histoire surprenante. Il étoit Berger. Cet état étoit peu de son goût. Un Loup ayant pris une Chèvre de son Troupeau, & craignant les répréhensions ou le châtement de sa négligence, il laisse la conduite du Bétail qui étoit sous ses soins, à un autre Berger son Collègue, se rend dans la Maison de son Père, qui se trouvoit aux Champs avec tout son Ménage, fait son petit Paquet, s'habille de ce qu'il avoit de mieux, & prend la route de *Jougne*, en *Franche-Comté*. C'étoit en 1644. & il avoit alors 14. ans.

Le jeune CUGNI avoit à *La Sarraz* un Ami de son âge nommé OLIVIER, Fils d'un des plus notables de la Ville, qui entra, peu après le départ de CUGNY, au Service de l'Empereur. Il devint Officier par son mérite. Au bout de quelques années, OLIVIER étant venu en Semestre, eût une Affaire d'honneur & tua M. d'ASPERLIN DE RAREN, Fils du Seigneur de BAVOIS, qui, enflé de sa naissance, se donoit des airs de hauteur avec ce Militaire. OLIVIER, pour se soustraire à la rigueur des Loix, retourna a son Régiment, qui étoit

celui du Prince LOUIS DE BADEN. Ses talens, sa bone conduite, le firent avancer, & il étoit Major du Régiment au fameux Siége de *Bude*, en 1686.

Revenons à CUGNY. Dans son chemin de *La Sarraz* à *Jougne*, il rêvoit à ce qu'il devoit entreprendre. Toutes ses idées se réunissoient pour le militaire; mais il vouloit y entrer avec décence & s'équiper de manière à pouvoir se produire. Pour y parvenir, il résolut de chercher, dans sa frugalité & dans l'occupation, les ressources nécessaires. Arrivé a *Pontanlier*, il s'y fixa, & son travail, pendant environ une Année, lui procura un peu d'argent. CUGNY, en hâchant du bois ou en bêchant la terre, entendoit raconter les Exploits du Grand CONDE'; brûlant du desir de servir dans son Armée, il part pour s'y rendre, au comencement du Printems de 1645. Avant cela, il donne de ses nouvelles à ses Parens; il leur fait sa petite & modeste histoire, leur demande pardon de son évafion, les prie de ne pas s'inquiéter à son sujet, & leur fait espérer, que tout ira bien.

L'ambition, qui germoit dans son cœur, le détermina à ne pas s'enrôler come Soldat, mais à servir en qualité de Volontaire, & à forcer, par sa bone conduite

& son courage, la Fortune à le féconder. Arrivé au premier poste du Quartier le plus avancé de l'Armée du Grand CONDE' il demanda d'être conduit à l'Officier, qui y comandoit. C'étoit M. DE BELLEFONDS, depuis Maréchal de France. CUGNI étoit robuste, bien fait, d'une physionomie heureuse, & d'une figure prévenante. Il se présenta au Comandant, avec une assurance modeste & respectueuse, lui dit, qu'il étoit Suisse, d'une honête Famille; qu'il n'avoit pour tout héritage, que du courage & de l'honneur; qu'il souhaitoit passionément de mériter ses bontés, & de servir come Soldat-Volontaire dans l'Armée du Prince de CONDE'; que son cœur lui répondoit de sa conduite &c. M. DE BELLEFONDS, touché de sa jeunesse, de sa figure & de son courage, lui accorda sa protection, en ordonnant qu'on eût l'œil sur sa conduite, & qu'on lui en rendit compte. Il fit le récit au Prince de CONDE' de la manière dont ce jeune Suisse s'étoit présenté. Le Prince, en plaisantant, le nomma le *Volontaire de BELLEFONDS*, & ce nom lui resta.

CUGNI se trouva au Combat de *Mariensfeld*, & sous les yeux de son Protecteur, il se comporta de façon à mériter son

son estime. Son sang froid & son courage lui tinrent lieu d'expérience. Il en fit autant à la fameuse Bataille de *Nordlingue*, donnée le 3me Août 1645. dans laquelle le Prince de CONDE' remporta une Victoire signalée sur les Impériaux & où le Général MERCY fut tué. Après cette Bataille, le Prince fit Officier le brave Volontaire, à la recommandation de son Bienfaiteur. Dès lors, il soutint & augmenta sa réputation, dans toutes les occasions qui se présentèrent. Il travailla à aquérir des conoissances utiles aux Militaires, relatives au Génie, à l'attaque & à la défense des Places, & se rendit si recommandable, qu'il parvint au grade de Capitaine en 1664.

Cette même année LOUIS XIV. donna à l'Empereur LEOPOLD un secours de 6000. Homes contre les Turcs, qui l'attaquoient en *Hongrie*. Ce Corps fut commandé par COLIGNI, & le Capitaine CUGNI demanda d'y servir. Il se trouva à la fameuse Bataille de ST. GOTHARD, qui se donna le 26. Juillet 1664. où MONTECUCULI, Général de l'Empereur, remporta une glorieuse Victoire sur l'Armée Ottomane, comandée par le Grand - Vizir ACHMET KIUPERLI. CUGNI, emporté par

Son courage, se vit envelopé d'un gros
 Détachement Turc, & malgré les efforts
 incroyables qu'il fit, avec la Troupe qu'il
 comandoit, il fut fait prisonnier & conduit
 au Grand Vizir, qui fut frappé de sa bo-
 ne mine & du récit qu'on lui fit de sa
 bravoure. Devenu Esclave de ce Premier
 Ministre, qui gouvernoit l'Empire Otto-
 man, il fut mis à la garde d'un Renégat
 Provençal, nommé HALI MEHEMET, qui
 étoit admis à la familiarité du Vizir. HALI
 prit de l'inclination pour CUGNI; par les
 ordres de son Maître, il fit tous les efforts
 possibles pour le déterminer à prendre le
 Turban & l'attacher à la Porte Ottomane.
 Les ruses employées à ces fins méritent
 d'être lues dans la Brochure. On se ser-
 vit des menaces les plus éfrayantes & des
 promesses les plus flatteuses pour vaincre
 sa ferme résistance, & il eût enfin la foi-
 bleffe de se laisser gagner.

Le Capitaine CUGNI reçut le nom d'APTI,
 qu'il rendit célèbre depuis. On lui donna
 un bel Appartement. Le Grand-Vizir KIU-
 PERLI lui envoya d'abord un Turban, un
 Cimenterre & une Veste; & peu après deux
 Bourses richement travaillées, l'une rem-
 plie d'Or, & l'autre contenant un Brévet
 d'Aga, Charge militaire, qui répondoit à
 celle de Colonel.

Le Vizir méditoit alors son Expédition de *Candie* ou *Crète*, Isle & Royaume dans la Méditerranée, si célèbre dans la Mythologie, par le Labyrinthe de MINOS, par le Taureau, qui enleva EUROPE, par les amours de PASIPHAE', par la naissance de JUPITER &c. Les Turcs s'emparèrent de cette Isle sur les Vénitiens en 1644. & mirent le Siège devant *Candie* la Capitale; Siège qui dura 25. ans. KILPERLI se fit un point d'honneur de s'en rendre maître, & pour y parvenir, il cherchoit des Officiers Européens expérimentés, & crût que CUGNI ou l'Aga APTI pouvoit lui être utile: C'étoient là les motifs de ses bienfaits. Le Vizir passa en *Candie*, avec une Armée formidable, l'année 1666. & dirigea le Siège de la Capitale, suivant les règles des Européens. APTI AGA eût une très grande part à cette Entreprise mémorable. Ce fut par ses conseils & par ses soins, que l'on fonda une Artillerie formidable; ce fut sur ses avis, que les travaux du Siège & les ataqués furent dirigés, & que par plusieurs expéditions, dont il se chargea en personne, la Place fut enfin obligée de se rendre en 1669.

Pendant ce long Siège, que l'on a comparé à celui de *Trois*, APTI AGA fut

fait *Séraskier*. titre qui répond à celui de Général. Le Grand-Vizir le combla de ses bienfaits, & l'honora d'une confiance particulière. Après cette glorieuse Campagne, le Généralissime présenta le *Séraskier* APTI au Sultan MAHOMET IV. qui régnoit alors, de qui il reçut l'accueil le plus gracieux.

Deux ans après les Troupes Ottomanes entrèrent en Pologne, & mirent le Siège devant *Kaminięk* sous les ordres du *Séraskier* APTI, qui prit cette Ville en 1672. Dès lors elle est restée au pouvoir des Turcs. Pour récompense de cette Conquête, le Grand-Seigneur nomma APTI, Bacha de *Bender*; de sorte qu'étant *Séraskier*, il réunissoit dans cette Province l'Autorité civile & militaire.

En 1673. SOBIESKI, depuis Roi de Pologne, défit à *Choczim* l'Armée Ottomane. La Paix se fit, & APTI BACHA, après qu'elle fut conclue, & qu'il eût exécuté tous les ordres du *Divan*, se rendit à la Sublime Porte, & dès là à son Gouvernement, dont il prit possession, ainsi que du Serrail de MULEY-ALI, son Prédécesseur. Il y trouva, avec la somptuosité du Luxe oriental, tout ce qui peut faire les délices d'une vie mondaine, & satisfaire l'ambition.

Le nouveau Bacha, se promenant un jour dans les Jardins, fut frappé de la figure d'un jeune Esclave, qui bêchoit la terre. Il lui fit, en Langue Turque, une question relative à son travail. L'Esclave lui répondit en François ; ce qui ayant excité la curiosité du Bacha, l'Esclave la satisfit, en lui aprenant qu'il se nommoit **DU MONT**, qu'il étoit un des 300. Gentilshomes, que **M. DE LA FEUILLADE** avoit mené pour défendre *Candie* ; qu'il avoit été pris dans la malheureuse sortie où le Duc de **BEAUFORT** avoit été tué ; & qu'on l'avoit ensuite vendu au Bacha son Prédécesseur. Ce premier entretien fut suivi de quelques autres, qui firent conoitre les belles qualités de l'Esclave, & lui procurèrent sa liberté, sans autre rançon que la promesse qu'il fit au Bacha de remettre à **M. DE BELLEFONDS** une Lettre, dans laquelle il le remercioit de ses bontés & cherchoit à lui en marquer sa reconnoissance, en renvoyant **M. DU MONT** dans sa Patrie. Ce Gentilhomme partit peu après, comblé des bienfaits d'**APTI**.

Le Bacha vivoit tranquille à *Bender* & aussi heureux que le souvenir de sa Patrie & de la Religion, qu'il avoit aban-

donée, pouvoit le lui permettre. Il jouissoit de l'abondance, d'une réputation & d'une fortune brillante, sans se livrer à un Luxe mol & éféminé; il remplissoit exactement tous les devoirs auxquels son Gouvernement l'apelloit, & il menoit une vie active & laborieuse. Dans cette situation, il auroit voulu être oublié du Grand-Seigneur & du Divan, sur tout depuis que KIUPERLI n'y étoit plus.

Les Hongrois mécontents ayant appelé les Turcs à leur secours en 1682. le Grand Vizir CURA-MUSTAPHA entra en Hongrie, à la tête de plus de 200. mille homes, & alla mettre le Siège devant Vienne. APTI BACHA fut tiré de sa paisible retraite, pour être de cette Expédition. A l'approche de l'Armée Ottomane l'Empereur LEOPOLD quitta sa Capitale & laissa le soin au Duc CHARLES DE LORRAINE de la défendre, avec une Garnison d'environ 16. mille homes. Vienne étoit à la veille d'être pris, lorsque JEAN-SOBIESKI, Roi de Pologne, vint à son secours. Ce Héros remporta sur les Turcs une Victoire mémorable, le 12. Septembre 1683. fit lever le Siège, poursuivit les Enemis, qui ne s'arrêtèrent qu'à Bude. L'Année suivante le Duc de Lorraine en fit le Siège; mais il fut contraint de le lever, par la belle

défense du Bacha , qui y comandoit & qui mourut peu après des bleffures qu'il avoit reçues. APTI Bacha fut nommé à ce Gouvernement. On le regardoit come l'Officier Général le plus capable de défendre cette Place importante, le Boulevard de l'Empire Ottoman du côté de l'Europe. Elle lui fut confiée.

L'Armée Impériale s'étant rassemblée aux environs de *Bude*, la Place fut investie, le 18. Juin 1686. & les travaux furent poussés avec une vigueur inconcevable. Le Duc de *Lorraine* étoit Général en Chef, & avoit sous lui le Duc de *BAVIÈRE* & le Prince *LOUIS DE BADEN*, ainsi ce Siège étoit dirigé par trois des plus grands Généraux de l'Europe. Le brave *APTI*, à l'imitation de son Prédécesseur, vouloit la sauver ou périr. Les Impériaux donèrent un Assaut le 13. Juillet; mais ils furent repoussés avec perte, par la vigilance & la bravoure du Bacha. Cet échec les anima d'avantage; ils redoublèrent leurs efforts. Le Comte de *KONIGSEGG*, Aide de Camp Général, fut envoyé au Bacha, avec une Lettre du Duc de *Lorraine*, qui le sommoit de se rendre. On convint d'une Suspension d'Armes de deux heures. La Réponse d'*APTI* étoit enveloppée d'

carlate, pour marque qu'il vouloit se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Sa Lettre, écrite en François, confirmoit, dans les termes les plus fiers, une telle résolution. Cétte Réponse hautaine hata les travaux. APTI comptoit probablement d'être secouru par le Grand-Vizir, qui étoit à la tête d'une Armée d'Observation, mais forte seulement de 30. mille Hommes. En éfet le Général Ottoman, voyant la Place extraordinairement pressée, fit une tentative, sortit de son Camp, le 14. Août, & parût en Bataille; mais il fut défait par les Impériaux, & le Bacha de Bude n'eût plus de ressource qu'en son courage.

La Brèche étant devenue praticable, le 2. Septembre, les Impériaux, dans un Conseil de Guerre, résolurent de donner un Assaut général le lendemain; mais que l'on envoyeroit préalablement au Bacha un Officier de confiance, pour lui offrir une Capitulation honorable, & tout ce qui pourroit le tenter. Il devoit aussi lui représenter, que la Place ne pouvoit éviter d'être emportée, & que lui & sa Garnison seroient passés au fil de l'Épée. Comme ce Bacha avoit écrit en François, le Prince LOUIS DE BADEN proposa de lui députer OLIVIER, Major de son Régi-

ment, qui parloit bien François, & en qui l'on pouvoit avoir une pleine confiance. Chargé d'engager le Bacha à capituler, sous l'espérance des plus fortes récompenses, le Major OLIVIER se rendit à *Bude*, accompagné d'un Truchement & d'un Tambour, & fut admis à l'Audience du Bacha.

Le Major OLIVIER étoit fort éloigné de reconoitre, dans le Bacha de *Bude*, son ancien Ami CUGNY, Gardeur de Chèvres. Il lui fit sa Commission, avec la dignité, la fermeté, le ménagement & la décence, qu'exigeoient les Généraux de la part de qui il étoit envoyé, & il atendoit sa réponse. Le Bacha l'ayant fixé & écouté attentivement, reconut, à son ton de voix & à ses traits, un Compatriote qu'il revoit avec plaisir, & il eût peine à se contenir. Pour se parler en liberté, il lui dit en patois ou dialecte de leur Pays : *Fa retrri té geins , y fari reteri lé min (*)*. Ces paroles prononcées un peu vite, ne furent pas comprises d'OLIVIER. Croyant qu'il parloit en Langue Turque, il en demanda l'explication à son Truchement, qui lui dit, qu'il ne les entendoit pas.

(*) Fais retirer tes gens, je ferai retirer les miens.

Sur cela le Bacha répéta gravement & plus lentement: *Te dio*, (Je te dis) *fa re-teri té geins*, *y fari reteri lé min*. OLIVIER, frappé de ce langage, tâche de démêler les traits, de celui qui les prononçoit, & il reconoit enfin, dans ce grave Bacha, son Ami CUGNY, de *la Sarraz*. L'un & l'autre ordonèrent à leur Suite de se retirer. Leur reconnoissance fut touchante, & marquée par des démonstrations de la joye qu'ils avoient de se revoir. CUGNY raconta à son Ami tout ce qui lui étoit arrivé d'intéressant jusques à cette époque, & OLIVIER, après lui avoir fait aussi son Histoire particulière, reprit le sujet de sa Comission.

Le Major OLIVIER exposa au Bacha de *Bude*, tout ce qui pouvoit le déterminer à consentir à une Capitulation honorable; il lui fit conoitre, que tout étoit disposé pour un Assaut général le lendemain; que malgré sa défense & ses ressources, la Place seroit emportée & réduite aux plus affreuses extrémités; qu'il se perdrait avec sa Garnison & tous les Habitans de cette malheureuse Ville; que son opiniatre fermeté étoit opposée aux intérêts du Grand Seigneur, & qu'elle seroit blâmée de l'*Europe* & de l'*Asie*; qu'il avoit ordre de lui dire, de la part du

Duc de LORRAINE, que sa reconnoissance, pour avoir épargné le sang humain, n'auroit de bornes que celles qu'il y mettroit. A ces sollicitations pressantes, il joignit l'expression de la plus vive amitié; il le conjura de ne pas l'exposer à se voir dans l'affreuse nécessité, peut être dès le lendemain, de lui arracher une vie, pour laquelle il doneroit la sienne.

Pendant ce discours, le Bacha avoit gardé un morne silence. Il fit ensuite cette réponse, en jettant un regard sévère sur le Député de l'Armée Impériale : *Tu m'as laissé entrevoir des récompenses, au cas que je voulusse capituler. Si j'avois pu croire que tu me soupçonasses d'une telle lâcheté, j'aurois déjà lavé cette injure dans ton sang. Mais non, je crois te conoitre, tu fais ton devoir; je ferai le mien. Ton exemple est un motif de plus pour moi.* Il ajouta tranquillement & avec fermeté; que dans ce moment il ne conoissoit qu'un seul intérêt, celui de son devoir & de sa gloire; qu'il n'y avoit qu'un ordre du Grand-Seigneur, qui pût l'obliger à rendre la Pluce, & que n'y ayant aucune aparence qu'il pût le recevoir, il la sauveroit ou périroit; que c'étoit sa dernière résolution. Telle fut en substance la réponse que l'honneur dicta au Bacha; l'Amitié eût ensuite ses droits.

CUGNY embrassa son Ami OLIVIER; il le remercia des sentimens affectueux qu'il lui avoit manifesté, & lui tint ce langage: *Ami, j'ai à mon tour, une proposition à te faire; elle part de la plus tendre amitié: Retourne au Camp avec ma réponse; fai demain ton devoir, mais ménage ta vie, elle m'est chère; Et si, come je l'espère, je salue la mienne Et la Place, viens vivre avec moi, tu auras tout en abondance; je sens que tu manques à mon bonheur.*

OLIVIER lui fit conoitre, qu'en suivant les mouvemens de son cœur, cette proposition lui seroit agréable, si sa Religion n'y mettoit obstacle. Ils eurent là dessus un entretien édifiant, que le Bacha termine ainsi: *L'Être suprême, Créateur de l'Univers, n'a point égard à l'apparence des personnes, il parle au cœur de toutes ses Créatures, Et sous quelque forme qu'elles lui rendent hommage, Et s'humilient devant lui de cœur Et d'esprit, elles trouvent grace à ses yeux.* Il s'aprocha ensuite d'une Cassette, d'où il tira une Bourse remplie d'or; qu'il obligea son Ami d'accepter, en attendant mieux.

Le Major OLIVIER, rempli de reconnaissance & d'admiration, retourna au Camp, avec sa suite. Dans le trajet & pendant la journée, il raconta à l'Officier

qui l'avoit acompagné tout ce qui s'étoit parlé entre le Bacha & lui, & c'est de cet Officier que l'on a sù ces particularités intéressantes. Il rendit compte aussi aux Généraux du peu de succès de sa Commission ; il leur aprit que ce Bacha, si ferme & d'une résolution si désespérée, étoit son Compatriote & son ancien Ami ; il leur avoua qu'il étoit pénétré de sa grandeur d'ame, & touché du sort auquel il prévoioit qu'il ne pouvoit échaper. Les Envieux d'OLIVIER donèrent une interprétation empoisonnée à ces éloges, & tâchèrent de le rendre suspect ; mais ce brave Officier, qui en fut informé, voulut se justifier, en remplissant ses devoirs dans l'Assaut qui se donna le lendemain 2. Septembre 1686.

La Place fut ataquée avec un ordre & une impétuosité inexprimables, & défendue avec toute l'activité & tout le courage possibles. Tout ce que l'Art de la Guerre & les grands talens pouvoient fournir fut employé de part & d'autre, dans cette Journée mémorable. Il y avoit une heure qu'APTI BACHA combattoit sur la brèche come un Lion. Par ses dispositions & sa valeur, par celle de ses Soldats, qu'il avoit disciplinés lui même, les Assiégeans avoient été constamment repoussés, avec une grande perte. Alors on fit avancer

un Corps de Troupes fraîches, à la tête duquel étoit le Régiment du Prince LOUIS DE BADEN, & où se trouvoit conséquemment le Major OLIVIER. Ce brave Officier s'avancant au travers du feu de la Place, reconut le Bacha qui, dans ce moment décisif, faisoit les fonctions de Soldat & de Général. Il ne balança point entre l'amitié & le devoir; il fait des vœux pour son Ami, & marche droit à lui avec sa Troupe; qui fit sa décharge presque à bout portant, & dans ce moment funeste il vit tomber son cher Bacha. Son premier mouvement fut de courir à lui; mais dans l'instant, le Major OLIVIER lui même, perce de coups, tomba sans vie à peu de distance de son Ami. Les Turcs, furieux de la perte de leur Général qu'ils adoroient, firent d'inutiles efforts pour défendre la brèche. La Ville de *Buda* fut prise d'affaut, après avoir soutenu deux mois & demi de Siège, & réduite à toutes les calamités du droit barbare de la Guerre.

Suivant l'Auteur de la Brochure, le triste Evénement qu'il rapporte fut inseré dans le Journal du Siège, & il termine cette singulière Histoire par cette réflexion: „ Ainsi pé-
 20 riront par les armes l'un de l'autre ces Amis,
 21 vertueux & magnanimes, respectables par
 22 leur mérite personnel, sans le secours de la
 23 naissance.



NOUVELLES ACADEMIQUES

ET LITERAIRES.

L'ACADEMIE de CAEN tint sa Séance publique de rentrée le 6. Décembre passé. M. DE FONTETTE, Intendant de la Généralité & Vice-Protecteur de l'Académie y présida.

M. DE L'ISLE DU PERRE' fit le Discours de rentrée, dans lequel l'Orateur doit tracer l'éloge de LOUIS XIV. Son sujet étoit le *Sublime dans le Discours*. Il distingua trois sortes de Sublime; de *pensée*, de *sentiment*, d'*expression*. Le Sublime de *pensée*, dit il, se reconoit à la grandeur de l'Objet. Le Sublime de *sentiment* se manifeste par les impressions qu'il fait naitre dans l'Ame. Le Sublime d'*expression* résulte de la beauté des images. Le premier naît du sein du Génie, le second d'une Ame grande & sensible; & le troisième de la force de l'imagination. L'expression simple d'une grande idée ou d'un grand sentiment est la définition qu'il donne des deux premiers: La simplicité de l'expression, la grandeur de l'idée ou du

sentiment sont essentielles à ces deux genres. A l'égard du troisième, il veut que l'on considère l'Ame sous les trois rapports, qui naissent de ses facultés; c'est l'Esprit, le Cœur & l'Imagination. Les pensées appartiennent à l'Esprit; les sentimens sont pour le Cœur, & les expressions viennent de l'Imagination. Voir les grands objets tels qu'ils sont, est le Sublime de pensée; en être affecté come on doit l'être, est le Sublime de sentiment; les représenter dans leur grandeur, sera celui de l'expression. L'Orateur amena naturellement l'Eloge de LOUIS XIV. Il fut grand, *dit-il*, jusques au dernier moment. Dans ces instans où la foiblesse humaine se fait sentir au Monarque come au Sujet, LOUIS montre cette élévation d'Ame, qui caractérise si bien le Sublime de Sentiment.

On fit ensuite la lecture du *Discours* auquel l'Académie avoit décerné le prix, qui avoit pour Epigraphe, *Rerum creatrix CERES*, & dont l'Auteur ne s'est pas encore fait conoitre. Le Sujet étoit: *Quels sont les moyens de multiplier les Manufactures, sans nuire à la culture des Terres?* L'Auteur couronné indique bien les moyens de multiplier & de perfectionner les Manufactures; mais il ne satisfait point à la condition

condition de ne pas nuire à la culture des Terres.

M. ROUXELIN, Secrétaire de l'Académie, lut des Réflexions intéressantes sur les moyens de faire naître l'amour du travail dans le cœur des Peuples. Il fit voir comment les Manufactures nuisent à la culture, & il présenta des moyens de prévenir ce mal. Pour inspirer l'amour du travail, il propose l'épargne, & il veut que le Peuple ait la certitude de disposer du fruit de ses sueurs.

Il donne des idées utiles relativement à l'épargne. En voici quelques unes. On a nombre de Traités économiques; il n'y a que l'épargne dont on ne parle point. La confondroit-on avec la lézine ou l'avarice? Elle n'est ni l'une ni l'autre. On ne doit point rougir de la conseiller. Les Livres économiques ne la nomment pas, il est vrai; mais plusieurs des conseils qu'ils renferment appartiennent à l'épargne. L'objet des Auteurs de ces Ouvrages est d'enrichir les Peuples. Ne les enrichiroient-ils pas sûrement en conseillant l'épargne? Il est aussi intéressant d'apprendre aux Cultivateurs à ménager leurs peines, leurs engrais & leurs semences, come à multiplier les bestiaux de la meilleure es-

pecc. Citoyens atachés aux Sociétés d'Agriculture, voila vos devoirs : Vous êtes les Bienfaiteurs de l'Humanité lorsque vous consacrez vos veilles à les remplir. Mais quels seront les fruits de vos découvertes, si l'Home de travail, sans cesse occupé par des besoins factices, dépense en moins d'un jour le salaire d'une semaine ? Vous avez raison de perfectionner l'oeconomie, elle est précieuse aux Etats ; mais sans l'épargne, les moyens oeconomiques n'enrichiront aucun Particulier ; & c'est l'aisance des Citoyens qui fait la force d'une Nation. Les objets sur lesquels on doit épargner sont relatifs aux tems, aux lieux, aux circonstances. Le Peuple adopteroit ceux qui lui sont propres, s'il voyoit le Gouvernement, les Grands, les Riches, les Savans, épargner sur tant d'objets où ils le pourroient, & si l'on bannissoit le Luxe.

M. ROUXELIN prétend, & avec raison, que sans la certitude de disposer du fruit de son travail, il est impossible à l'Home de l'aimer. C'est cependant cet amour, dit-il, qui fait le bonheur des Peuples, l'opulence d'une Nation & la force du Gouvernement ; seul il multiplie les Homes & les Richesses. On ne l'obtient ni par la force, ni par la terreur ; on con-

traint un Esclave de labourer ; on ne parvient point à lui faire aimer son travail : Il faudroit qu'il aimât son état ; & il ne le peut. Le Chêne naîtra dans les abîmes de l'Océan , quand on verra les Hommes chérir la servitude & se perpétuer dans cet état. Que l'Esclave ne sente jamais s'il le peut l'horreur de sa situation , il oubliera qu'il est Esclave , s'il dispose de quelques fruits. Sans ce droit , il déteste son existence , & loin de la conserver , il périt sans le moindre regret à la vie.

Suivant M. ROUXELIN , les Manufactures sont un moyen d'inspirer l'amour du travail , parce , *dit-il* , qu'elles en sont les écoles , qu'elles rassemblent les Hommes , qu'elles excitent l'émulation ; mais il ne faudroit pas qu'elles fussent établies au préjudice de la culture des Terres. Il voudroit , non de grosses Fabriques , qui occupent tous les bras , mais de petites , qui n'enlèvent pas tous les Cultivateurs. Une Règle générale , qu'il établit , c'est qu'une grande Manufacture ne convient point en des Lieux où le nombre des Habitans ne suffit pas pour cultiver tout le terrain. Combien de richesses perdues parce qu'on ne met pas les landes en valeur ! Il oppose la moiesse & la servitude qui naissent du

Luxe des Villes, à la vie du Campagnard, qu'il peint avec ces beaux traits: *Le robuste Cultivateur, né pour la Liberté la plus active, la trouve dans ses diverses occupations. Promène-t-il ses regards sur ses Bestiaux, il leur donne l'être; tient-il les manches de sa Charue, il multiplie ses denrées; aligne-t-il ses Bosquets, ses Vignobles, ses Haies, ses Avenues, il varie la surface des Campagnes. Il semble qu'il exerce un rayon de la Puissance de l'Être suprême; il desire que son Champ soit couvert de tels Grains ou de tels Arbres, & la Nature obéit.*

L'Analise, que M. de FONTETTE fit de ces différentes Pièces, renfermoit d'utiles réflexions apropiées à chacune. Nous nous bornerons aux suivantes, tirées de sa conclusion. *La Nature a établi le partage des occupations des Hommes. Les Habitans des Villes sont pour les Manufactures; ceux des Campagnes sont destinés à la culture des Terres. Le patrimoine de l'État, la source de ses Richesses, c'est l'Agriculture; son intérêt exige qu'elle soit en honneur. Les Cultivateurs opulens fertilisent les Terres, multiplient les Bestiaux, font la prospérité générale, & pour les encourager, il seroit de la plus grande importance de leur donner cette considération, si désirée & si nécessaire à*

l'Home au dessus des besoins. Ces réflexions ont déterminé l'Académie de Caen à faire de cet objet le sujet du Prix de 1765. & c'est par cette Anonce, que M. DE FONTETTE termine sa Récapitulation. Voici ce que l'Académie demande :

Quelles distinctions peut-on donner aux riches Laboureurs, tant Propriétaires que Fermiers, pour fixer & multiplier les Familles dans cet état utile & respectable, sans en ôter la simplicité, qui en est la baze essentielle ? Le Prix est une Médaille d'Or de 300. Livres. Il sera distribué le 15. Décembre 1765. Les Discours seront aûrefès franco jusques au 1er Novembre, à M. ROUXELIN, Secrétaire de l'Académie.

LA Société des Lettres, Sciences & Arts de CLERMONT-FERRAND tint une Séance publique, le 26. Août 1764. M. DE FELIGONDE, Secrétaire, en fit l'ouverture, en lisant les Eloges des Membres de la Société, morts depuis une année.

Le 1er fut celui de *Dom* CHEVALIER, natif de la Chatre en Herri, Profès dans l'Ordre de ST. BENOIT. Il est peint, come un Religieux chéri & respecté, aimant la retraite, apliqué à l'étude, sur tout à celle de la Religion ; come un Phi-

lofophe éclairé, doux, modeste, d'un efprit folide & propre à remplir tous les Emplois dont il fut chargé; come un Académicien laborieux & zélé pour les progrès de la Société, qui s'est rendu, par fes travaux académiques, l'objet des regrets de cette Académie.

L'Eloge de M. CHAPOUILLE, né à *Mauriac en Auvergne*, fuivit le précédent. C'étoit un Chirurgien fameux, formé par les plus habiles Maitres, établi à *Clermont*, où il exerçoit des talens fupérieurs avec une modeltie & une charité des plus eftimables. L'ambition & l'intérêt avoient fur lui moins d'empire que l'amour du bien & de l'humanité. Il étoit Obfervateur éclairé, Académicien zélé, Citoyen fenfible, doué des qualités qui rendent l'Home fociable & vertueux.

Le 3me Eloge fut celui de M. DU FOUR DE VERNOL, Procureur du Roi en la Sénéchauffée & Siège Préfidal de *Clermont-Ferrand*. Par fes qualités & fon mérite perfonel, il a foutenu l'honneur d'une Famille illuftree & chère aux Citoyens. Les fonctions de fa Charge & diverfes particularités de fa vie ont fait paroître avec éclat fes lumières, fa fageffe, fa bonté, fa fermeté & la grandeur d'ame. Il fût mériter l'eftime des Grands, l'amitié de fes

Egoux & la confiance du Peuple. Aimable dans la Société, respectable dans ses fonctions, Home de goût & de génie, versé dans les Belles-Lettres, laborieux, Ami & Protecteur des Arts, recherchant tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur de ses Concitoyens & à illustrer sa Patrie; tel est le Portrait que l'on fait de ce Magistrat, tiré des faits d'après lesquels il est dépeint.

Après ces Eloges, *Dom DESCHAMPS*, Religieux Bénédictin, lut un *Mémoire historique sur les Rois d'Auvergne*, dont le premier, connu des *Auvergnats*, est *LUCRIUS*, célèbre par ses grandes richesses & sa magnificence. *BITUIT* son Fils lui succéda vers l'an de *Rome* 629. & 122. ans avant J. C. Il se joignit aux *Allobroges* & perdit deux Batailles contre les Romains. Conduit à *Rome*, ce Prince placé sur son Char de Bataille, qui étoit d'argent, servit au triomphe de *FABIUS*, & mourut à *Albe*. L'Auteur prétend, contre l'opinion de *ROLLIN*, que son Fils *CONGENTIAT*, qui étoit à *Rome*, ne lui succéda point; mais il suppose un Interrègne de 69. ans, jusques à *VERCINGENTORIX*, fameux par ses Campagnes contre *JULES CESAR*, qu'il décrit jusques à la perte

de la liberté de ce grand Capitaine, à l'époque de laquelle *Dom* DESCHAMPS termine l'Histoire des Rois d'*Auvergne*.

Le R. P. SAUVAGE, Religieux Minime, lut aussi un Mémoire des Observations qu'il avoit faites sur l'Eclipse de Soleil du 1er Avril 1764.

On termina la Séance, par une Dissertation sur la position de l'ancienne Forteresse de *Castrum Victoriacum*, dont parle GREGOIRE DE TOURS. M. l'Abé MARTINON, qui en est l'Auteur, fixe cette position à un quart de lieue de *Brioude*, où est présentement le Monastère des Religieuses de ST. FERREOL.

L'ACADEMIE des Sciences, Arts & Belles Lettres de DIJON, propose pour Sujet du Prix de l'Année 1766. De donner un TRAITÉ' ELEMENTAIRE DE MORALE à l'usage des Collèges, où les Devoirs de l'Homme envers la Société & les Principes de l'Honneur & de la Vertu soient développés. On ne fixe point l'étendue de l'Ouvrage. Les Auteurs appuieront leurs principes des autorités des meilleurs Moralistes anciens & modernes. Les Mémoires seront adressés francs de port à M. MARET, Secrétaire perpétuel de l'Académie, jusques au 1er

Avril 1766. Le Prix est une Médaille d'Or de la valeur de L 300.

LA Société Oeconomique de BERNE, dans son Assemblée générale tenue ce Mois-ci, a déclaré, que M. L. L. MURET, Pasteur à *Vevey*, avoit remporté le prix sur la question qu'elle avoit proposé, & qui consistoit à manifester *les causes de la Dépopulation* & *les remèdes que l'on pourroit y apporter*. M. C. DE LOYS, Seigneur de *Chéseaux*, a eû l'*Accessit* sur la même matière.

La Société propose pour Prix, qu'elle ajugera en 1766. les deux Questions suivantes: 1°. *Quel est le prix du Grain dans le Canton de BERNE, qui seroit tout à la fois avantageux aux Cultivateurs & aux Consommateurs; & quels seroient les moyens les plus propres, pour établir ce prix & pour le conserver?* 2°. *Comment on pourroit encourager la découverte & l'exploitation des Mines, dans le même Canton, & quelles mesures il faudroit prendre, pour encourager des Entrepreneurs, & empêcher qu'ils ne se ruinent dans ces travaux?* Les Prix consistent en une Médaille d'or.



V E R S

*Sur l'Élection du Roi STANISLAS AUGUSTE
PONIATOWSKI au Trône de Pologne; par
M. de VOLTAIRE.*

DANS le fond de mon Hermitage,
Loin de l'illusion des Cours,
Réduit, hélas ! à vivre en Sage,
Ne l'ayant pas été toujours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge,
La retraite est mon seul recours ;
Je ne ferai plus de Voyage.
Que la Gloire, avec les Amours,
Couronnent, près de Cracovie,
Un Prince aimé de la Patrie,
Qui lui promet de si beaux jours !
Trop éloigné de sa Personne,
Je me borne à former des vœux :
On lui décerne une Couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux.



LES PLAISIRS DE L'AMITIE' ;

Sur l'Air de l'Avoyerie.

ON jouit, on s'amuse à tout âge ;
 Sur le goût le plaisir est formé.
 J'ai goûté, dans un tendre esclavage ;
 Le plaisir d'aimer & d'être aimé ;
 Aujourd'hui suis je moins charmé
 De la pure Amitié qui m'engage ?
 On jouit, on s'amuse à tout âge ;
 Sur le goût le plaisir est formé.

De l'Amour quand j'étois la conquête,
 Mon bonheur étoit moins affermi ;
 Exposé sans cesse à la tempête,
 Un Amant n'est heureux qu'à demi.
 Dans les délices d'un Ami,
 La Raison n'est point un trouble-fête.
 De l'Amour quand j'étois la conquête,
 Mon bonheur étoit moins affermi.

J'aime affés les Roses sans épines,
 Je m'en tiens aux plaisirs sans tourmens.
 Les soucis & les humeurs chagrines,
 Trop souvent assiégent les Amans ;

Les crimes , de leurs sentimens ,
 Ont banni ces vapeurs enfantines.
 J'aime affés les Roses fans épines
 Je m'en tiens aux plaisirs fans tourmens.

Les transports de l'amoureuse flame
 Sont charmans ; mais ils durent trop peu ;
 Un Amant glace come il enflame :

En amour ce contraste est un jeu.

L'Amitié sent bien moins de feu ,
 Mais elle a plus d'esprit & plus d'ame.

Les transports de l'amoureuse flame
 Sont charmans , mais ils durent trop peu.

L'Amour craint la censure publique ,

Il se tait & soupire tout bas ;

Il gémit sous la Loi tyrannique
 Des Argus attachés sur ses pas.

L'Amitié ne se gêne pas ,

Sa candeur affronte la critique.

L'Amour craint la censure publique ,

Il se tait & soupire tout bas.



LE SIEGE DE CALAIS ,

Tragédie nouvelle, par M. DU BELLOY ().*

LA Pièce Dramatique, que nous annonçons & dont nous allons donner un Extrait, a été représentée à *Paris* dès le 13. Février jusques au 6. Mars, & à *Versailles* par deux fois: Elle a eû le succès le plus brillant à la Cour & à *Paris*, où il y eût une représentation gratis pour le Peuple le 12. de ce Mois. Le Roi a permis que l'Edition qui s'en fait lui fut dédiée; il a gratifié l'Auteur d'une Médaille d'Or au grand Coin & de 200. Louis. Les Habitans de *Calais* veulent aussi lui faire un don magnifique, & ils ont engagé les Comédiens de *Paris* d'aller représenter sa Pièce dans leur Ville, pendant la quinzaine de Pâques.

Les Personages de la Tragédie sont
EDOUARD III. Roi d'*Angleterre*; **GODEFROI DE HARCOURT**, l'un des Généraux de

(*) L'Auteur est âgé de 34 ans: Il a déjà donné *Titus* & *Zelmire*, Pièces qui ont été bien reçues.

l'Armée Angloise; ALIENOR, Fille du Comte de VIENNE, Gouverneur de *Calais*; MAUNY, Chevalier Anglois; le Comte DE MELUN, Chevalier François; EUSTACHE DE ST. PIERRE, Maire de *Calais*; AURELE, Fils du Maire; AMBLETUSE, Bourgeois de *Calais*; Un Officier *Anglois*; Troupe de Chevaliers *Anglois*; Troupe de Bourgeois de *Calais*; Un Hérault d'Armes; Gardes d'ÉDOUARD.

La Scène est à *Calais*. Les trois premiers Actes & le cinquième se passent dans la Sale du Palais du Gouverneur; mais le quatrième est dans une Prison ou Souterrain de ce Palais.

Dans le 1er ACTE, EUSTACHE DE ST. PIERRE, Maire de *Calais*, & AMBLETUSE, Citoyen, ouvrent la 1ere Scène. Le Maire gémit de voir leur courage borné à des soins paisibles dans la Ville, tandis que le Comte de VIENNE, Gouverneur, s'expose dans le dehors aux plus grands dangers, pour leur défense. Ce généreux Vieillard voudroit mêler son sang à celui qui est versé pour sa Patrie. AMBLETUSE le console, en lui rapellant les vertus de son Fils AURELE, qui combat pour son Pays, & dont le zèle & le courage ont déjà eû d'heureux succès. ST. PIERRE là dessus s'exprime ainsi :

Quel bonheur si ce jour , couronnant nos travaux ,
 Joignoit son nom vainqueur au nom de nos Héros;
 S'il obtenoit ce prix , le plus flatteur peut être ,
 Le plus cher aux François , l'estime de son Maître!

Un pressentiment secret empêche cependant ce bon Patriote de se livrer à cet espoir , & le Citoyen lui dit , s'il pourroit douter du sort de ce Combat ? A quoi ST. PIERRE répond :

J'espère tout , Ami , des destins de l'Etat.
 Malheur aux Nations , qui cédant à l'orage ,
 Laissent par les revers avilir leur courage ,
 N'osent braver le sort qui vient les opprimer ,
 Et pour dernier affront cessent de s'estimer.
 De nôtre espoir encore rien ne tarit les sources.
 C'est par les grands malheurs qu'on apprend ses ressources.

Je pourrai dans ce jour périr avec mon Fils ;
 Mais ma mort peut se servir au bien de mon Pays ;
 Et si nos Citoyens tiennent tous ce langage ,
 Du salut de l'Etat , c'est le plus sûr présage.

Le Roi PHILIPPE DE VALOIS conduisoit en personne un secours à la Ville , assiégée depuis un an & éprouvant tous les fléaux de la Guerre. Le Maire craint , que l'on ne puisse pas y introduire ce secours. Le Camp des Anglois est étendu ,

fortifié; il sépare le Roi du Comte de VIENNE. Comment se joindre? Le courage & les vertus de LOUIS DE HARCOURT, l'un des Généraux de l'Armée Française, donent, à la vérité, quelque espérance; mais tous les efforts cèdent à la valeur de son Frère GODEFROI DE HARCOURT, que des mécontentemens & un exil ont enlevé à la France. Sa vengeance, qui a égaré sa Jeunesse, l'ont rendu l'Enemi le plus redoutable de sa Patrie; les Anglois lui doivent leurs succès; rien ne lui résiste; la valeur des François est acablée par son génie; la France doit sa perte aux talens d'un François. Tels sont les fondemens des alarmes du Maire de Calais, qui joue un des plus beaux personages. La triste situation de Calais est exposée avec chaleur & d'une manière intéressante. Cette Ville se trouve réduite aux dernières extrémités, lors que la Pièce comence. Les Anglois avoient encore en leur faveur l'usage du Canon, dont l'invention alors étoit nouvelle & la pratique ignorée des François. Le Maire décrit ainsi ces Machines formidables :

Et que peut désormais tout l'effort d'un grand cœur,
Contre les noirs Volcans de l'Airain destructeur ,

Qui

Qui semble renfermer le Dépôt du Tonerre ,
 Et dont le seul Anglois éfraie encore la Terre ;
 Mais qui des Nations réglant bientôt le sort ,
 Dans le Monde étendra l'empire de la Mort ?
 Monument infernal d'un Siècle d'ignorance ,
 Où l'art de se détruire est la seule science !

Les Armées étoient alors aux prises ; le bruit redoutable de ces nouveaux Foudres avoit cessé, & ce silence anonçoit la fin du Combat. ST. PIERRE en atendoit le succès avec crainte. Il ne voyoit point sur la Tour le signal convenu, si les François avoient quelque avantage. Il compte la Bataille perdue & son Fils tué. Ces funestes idées lui arrachent quelques larmes, & il s'exprime ainsi :

Il est mort ! & mes pleurs... Que fais-je ? O mon
 Pays !

Quand je t'aurai sauvé , je pleurerai mon Fils.

Amour de la Patrie ! O pure & vive flame !

Toi , Mère des Vertus , toi l'ame de mon ame ,

Ralume dans mon sein tes transports généreux ;

Que mes pleurs paternels soient séchés par tes feux ;

C'est mon Pays , mon Roi , la France qui m'appelle ,

Et non le sang d'un Fils qui dût mourir pour elle.

AMBLETUSE quite le Maire , pour aller sur les Remparts , apprendre les suites du Combat.

En même tems arrive ALIENOR , Fille du Comte de VIENNE , qui a vû ce qui s'est passé , du haut des murailles : Elle est en pleurs , & soutenue par les Femmes. Cette situation annonce affés au Maire la défaite qu'il craignoit. Son récit la confirme ; elle détaille les circonstances de l'Action. Le ROI , le Comte de VIENNE & LOUIS d'HARCOURT , ont ataqué vivement le Camp *Anglois* , chacun de leur côté. Ils ont combattu avec un courage incroyable , & soutenu avec intrépidité l'effet terrible d'une Batterie masquée ; mais rien n'a pû résister à l'éfort du Canon ; tout a été renversé , confondu ; LOUIS d'HARCOURT tué , le Comte de VIENNE prisonnier ; on disoit le Roi blessé ; AURELE , Fils du Maire , porté , malgré lui , hors de la mêlée , perdant son Sang. ST. PIERRE là dessus s'écrie :

Il respire ! & son sang a coulé pour la France ,
 Double faveur des Cieux , qui se répand sur moi.
 J'ai donc un Fils encor à doner à mon Roi !

Ce courageux Vieillard veut aller recueillir les débris de l'Armée Française ; son Fils a déjà eû ce soin.

ALIENOR craint qu'EDOUARD ne traite son Père come un Sujet rebelle. Ce Prince reclamoit des droits du chef de sa Mère, & prétendoit que PHILIPPE de VALOIS étoit un Usurpateur. ST. PIERRE la rassure, en lui faisant remarquer, que l'intérêt même de ce Prince, est de ne pas aliéner l'esprit des François; que le Comte de VIENNE aura un puissant apui, en la personne de GODEFROI DE HARCOURT, à qui elle étoit destinée. La généreuse ALIENOR rejette, avec horreur, les secours d'un Traître à son Roi, d'un Enemi de sa Patrie; elle rougit de l'amour qu'elle avoit pour lui, dans le tems qu'il étoit digne d'elle.

AMBLETUSE paroît, & anonce le Fils du Maire, qu'on amène blessé. Le brave AURELE a repoussé MAUNY, l'un des Généraux Anglois, assuré la retraite des Assiégeans. Son Père le reçoit avec transport, & le félicite du sang qu'il a versé. AURELE se flate d'en conserver assez pour vendre cher le reste. Sa foiblesse le contraint de s'asseoir, & continuant à parler à son Père, qui l'arrose de ses pleurs, il lui dit:

Que ne puis-je en triomphe expirer dans vos bras;
 Vous montrer ces Remparts sauvés par mon trépas.

Doner en vrai François , à mon heure dernière ,
Mon sang à ma Patrie , & mes pleurs à mon Père !

Il apprend à ALIENOR , qu'il a été blessé,
en défendant LOUIS DE HARCOURT. Il a
reconnu le Guerrier , qui lui donoit la
mort: C'étoit son propre Frère ; & il
ajoute :

Dans cet instant fatal , ils se font vus tous deux ;
Jugez si le Mourant est le plus malheureux ?

Les Chefs du Peuple viennent consulter
avec le Maire , qui invite l'incomparable
ALIENOR de les aider de ses conseils, &
lui dit :

Rendez-leur votre Père , en gouvernant leur zèle.
Que votre Sèxe en vous ait toujours un modèle :
Souverain des François, il peut tout sur leurs cœurs;
C'est lui qui fait souvent leur gloire ou leurs mal-
heurs ,

Et lors que les Vertus font un droit pour lui plaire ,
En aimant la Patrie , il nous la rend plus chère &c.

ST. PIERRE rapelle à l'Assemblée tous
les efforts inutiles des *Anglois*, depuis plus
d'un an ; la courageuse défense des Afié-
gés , leur patience héroïque dans les dan-
gers & dans la famine ; mais il leur fait
sonoitre que le fatal moment de se rendre

est arrivé. Il s'y détermineroit, si EDOUARD n'exigeoit un ferment criminel contre la fidélité due à leur légitime Maître; mais il ne convient pas de donner cet exemple honteux; & il leur dit :

Vous mourrez pour le Roi, pour qui nous vivons
tous.

Choisissez le trépas le plus digne de vous.

ALIENOR s'explique plus précisément, & conseille de mettre le feu à la Ville, afin,

Qu'EDOUARD n'ait conquis dans une année entière,
Qu'un stérile monceau de cendre & de poussière.

Cette courageuse Dame voudroit, que GODEFROI DE HARCOURT mourut de honte, & que son Père la pleura en l'admirant, & elle poursuit ainsi :

Enfin, qu'au sein des feux qui vont nous dévorer,
Où notre gloire encor va se voir épurer,
Nous puissions dire au moins, que sans changer de
Maître,

Cessant d'être François, Calais a cessé d'être.

Le brave AURELE adopte ce projet avec transport, & dit :

. . . La France nous contemple ,
Et son sort désormais dépend de notre exemple.

L'idée cependant de voir dévorer son Père par le feu le retient. Il veut courir le premier dans les flâmes. ST. PIERRE l'arrête , & propose d'annoncer à EDOUARD leur ferme résolution de mettre la Ville en cendres , à moins qu'il ne consente à laisser partir tous les Habitans , pour aller rejoindre leur Souverain légitime ; & qu'en ce cas ils lui livreront la Ville , & toutes les richesses qu'elle renferme. Il exhorte ses braves Compatriotes à abandonner pour le Roi leurs Biens & leurs Foyers , & on députa AMBLETUSE pour aller faire cette proposition au Roi d'Angleterre. C'est là où finit le Ier Acte.

Dans le II^{me} ACTE , on voit le Comte DE HARCOURT dévoré de remors des maux qu'il a causés à sa Patrie , & des pleurs qu'il a fait verser à ALIENOR. Un Officier l'avertit qu'on demande à lui parler de la part d'EDOUARD , & qu'on veut la rassurer sur le sort de son Père. Elle vient , & reconnoissant son Amant , elle s'écrie :

. . . Ah ! Grand Dieu ! C'est HARCOURT !

Il se jette à ses pieds ; il veut lui peindre tout son désespoir.

Elle l'interrompt. . . .

Obéis à ton Roi , parle moi de mon Père.

HARCOURT lui fait conoitre, qu'ÉDOUARD lui promet de respecter ses jours. ALIENOR en marque sa joie , & lui dit , qu'elle peut donc cesser de l'entendre. Elle veut se retirer. HARCOURT la retient, & mettant la main sur son épée, il proteste qu'il va s'arracher le jour, si elle refuse de l'écouter. Elle lui répond,

Ce crime te manquoit , pour les couronner tous.
Malheureux ! meurs encor sans réparer ta vie.

Il déclare , qu'il veut la réparer ; il déteste l'erreur qui l'avoit séduit ; il se regarde come l'opprobre de sa Maison, dont il a flétri le nom. ALIENOR l'interrompant lui dit :

Le nom d'HARCOURT flétri ! Lâche, oses-tu le croire ?

Va , le nom des Héros , par un Traître porté,
N'arrive pas moins pur à l'immortalité &c.

ALIENOR lui reproche les suites funestes de sa perfidie ; elle insiste sur la mort de son Frère ; elle en fait l'éloge. Ce trait

déchire l'ame d'HARCOURT. Il peint avec force ses remors ; il veut combatre pour sa Patrie &c. ALIENOR se livre un moment à cette flateuse idée ; elle lui rendra les droits qu'il avoit sur son cœur, s'il veut délivrer *Calais*. Vaine espérance. Cette Scène est très intéressante. Malgré la résolution du Comte d'HARCOURT d'aller se ranger sous les Drapeaux de la France, son honneur l'empêche de trahir EDOUARD, qu'il avoit engagé dans cette Guerre.

Les Citoyens de *Calais* s'avancent avec le Chevalier MAUNY, qui apporte la réponse d'EDOUARD. Ce Prince consent à leur retraite ; mais à condition qu'on lui en livre six, pour les faire passer par le Glaive des Boureaux. Tous sont indignés d'une telle cruauté. L'impétueux AURELE en frémit ; il revient à l'avis de mettre *Calais* en cendres, & de périr sous ses ruines : S'adressant à MAUNY, il lui dit :

Qu'aux yeux de l'avenir , la place où fut Calais ,
 Consacre nos vertus , ateste vos forfaits,
 Et soit le monument le plus brillant peut être ,
 Que l'amour des François ait ofert à leur Maitre.

HARCOURT se propose d'employer tout le crédit que ses services ont dû lui aque-

rir, pour engager EDOUARD à révoquer son ordre barbare; & s'il ne peut y réussir, il veut mêler son sang à celui des six Victimes. Il part pour exécuter son dessein. MAUNY, qui est resté, gémit des rigueurs de son Maître, & dit, que toute sa Cour a fait d'inutiles efforts pour le calmer. Il craint que ceux du Comte d'HARCOURT n'aient le même sort, & qu'il ne se perde, en voulant sauver ses Compatriotes. Dans cette extrémité AMBLETUSE propose, que tous les *Calaisiens* aillent se précipiter dans le Camp des Anglois. & vendent chèrement leur vie, en faisant périr nombre de leurs Enemis. La courageuse ALIENOR veut, de son côté, armer toutes les Femmes, & des mêmes flambeaux dont on embrasera *Calais*, brûler le Camp ennemi. Le sage & intrépide ST. PIERRE s'opose à cette barbarie, & à la perte d'un Peuple entier, lors que le sacrifice de six d'entr'eux peut le conserver. Un choix permis, dit-il, sauvera de l'ignominie de livrer les Victimes, & pour éviter cette honte, il se dévoue le premier à la mort. Son Fils AURELE lui dit, avec vivacité, *Et vôtre Fils ?* ST. PIERRE répond:

Oui, tu dois partager la gloire de ton Père,

AURELE se jette à ses pieds, & s'écrie :

Grand Dieu ! qu'en ce moment ma naissance m'est
chère !

AMBLETUSE, pénétré de vénération & de regrets, se jette pareillement aux pieds de ST. PIERRE, & s'adressant à MAUNY, il dit :

Seigneur, je vois qu'ici les plus braves Mortels,
Aux yeux de votre Roi sont les plus criminels :
Ce sont eux les premiers, que la haine menace ;
Après ces deux Héros, il a marqué ma place.

Ces procédés généreux attendrissent MAUNY. ALIENOR veut être du nombre des Victimes. ST. PIERRE l'arrête, en lui représentant la distinction des Sexes, & lui dit :

Ceux qui le fer en main défendoient ce Rempart,
Ont tous droit avant vous aux rigueurs d'EDOUARD.

ST. PIERRE & AURELE remettent leurs Epées au Chevalier Anglois ; AMBLETUSE donne la sienne à un Ecuyer ; tous les Chefs des Citoyens mettent la main à la leur, pour en faire autant. L'équitable Maire les retient, veut, que le reste du Peuple, ayant des droits à la même gloire,

puisse aussi y être admis ; que l'on tire trois noms au fort , & que le choix fait , le reste des Citoyens se rende auprès du Roi de France. Il fait ses adieux à ALIB-NOR , & lui dit d'informer leur Maître *comment il fut servi , combien il est aimé.*

AU III^{me} ACTE , EDOUARD paroît , dans la Salle du Palais , accompagné du Comte d'HARCOURT & d'un Chevalier Anglois. Il se félicite d'être enfin Maître de cette Place ; il se rappelle que c'est de ce Port , qu'un Roi d'Angleterre réunit l'Empire des deux Nations ; il le regarde comme l'entrée de ses nouveaux Etats ; & il charge un Chevalier de porter à Londres la nouvelle de son triomphe. Il renvoie toute sa suite , & reste seul avec HARCOURT , à qui il témoigne une vive reconnaissance. Il aime les *François , Peuple doux , sensible , qui révère son Roi comme la Divinité.* La comparaison qu'il fait de leur caractère à celui des *Anglois* est toute à l'avantage des premiers. Il a conçu du dépit de l'éclat du Trône François ; ce dépit l'a décidé pour cette Guerre ; il vouloit conquérir cette Nation pour la rendre heureuse ; il tâche de justifier sa cruauté envers les six Victimes , par l'ingratitude que les Habitans de *Calais* lui ont marquée , & dont la retraite sembloit un triomphe. HARCOURT

preffe inutilement fa clémence ; le Prince paroît touché feulement de l'intérêt que prend le Comte au fort d'ALIENOR.

MAUNY amène devant le Roi les fix Victimes , dont les Chaines relèvent la grandeur d'amè. EDOUARD reproche à ST. PIERRE , qu'il est caufe que *Catalis* n'est plus qu'une vaste folitude ; un amas de Maisons fans Habitans ; à quoi le Maire répond avec une noble modération. Il est informé que des trois Victimes , choisies par le fort , l'un est apellé d'*Aire* & les deux autres *Wiffant*, tous de la Famille du Maire. AURELE achève d'irriter ce Prince , par fa fermeté & par la peinture qu'il fait des honeurs & des marques de tendresse de leurs Concitoyens dans leurs adieux. Tout en admirant ces Homes intrépides , il jure leur perte.

HARCOURT reclame la Parole Royale ; EDOUARD lui a laissé le choix de la récompense due à ses services ; c'est la vie de ces généreux Citoyens qu'il demande ; il manifeste ses remors ; il se regarde come l'Assassin de son Frère ; il veut s'exiler lui même , & aller chercher la mort dans les Guerres de la Palestine , s'il n'obtient le prix qu'il sollicite. EDOUARD embarassé , lui dit , que s'il acorderoit cette grâce à sa prière , loin de consentir à son éxil , il ;

voudroit par là enchaîner ses services. Sur-
 quoi ST. PIERRE dit vivement à HAR-
 COURT :

Ne la méritez pas : Vôte noble remord ;
 S'il vous rend à mon Roi paie affes nôtre mort.

EDOUARD fait remener en prifon ces
 généreux Citoyens, & ordone à MAUNI
 d'aller prier ALIENOR de fe rendre au-
 près de lui. C'est elle, fuyant ce Prince,
 qui doit régler les deftins d'HARCOURT,
 de la France & des fix Bourgeois dévoués
 au fuplice.

ALIENOR paroît. EDOUARD fait reti-
 rer HARCOURT & MAUNI. Cette Scène
 eft des plus intèreffantes. Il faut la fui-
 vre en entier dans la Pièce. Le Roi em-
 ploie tout ce qu'il y a de plus féduifant
 pour gagner cette Héroïne, qui de fon
 côté, malgré les intèrêts d'un Père fi cher
 à fon cœur, opofe tout ce qu'on peut
 imaginer de fermeté & de conftance dans
 la fidélité due à fa Patrie & à fon Roi.
 Il lui offre de faire le Comte de VIENNE
 fon Père, Conètable; de doner la Vice-
 Rayauté de France au Comte d'HARCOURT,
 & en le lui faifant époufer la rendre auffi
 Souveraine que lui. Sur fes nobles re-
 fus, il fe récrie contre la *Loi Salique*, qui
 le prive des droits qu'il tient de fa Mère.

& qu'il prétend outrager son Sexe , en lui interdisant la Succession au Trône. Elle fait l'Apologie de cette Loi, dont elle établit le motif en ces termes :

C'est de peur , que l'Himen , qui doit nous engager,
Ne couronne en nos Fils , le Fils de l'Etranger.

Ne pouvant vaincre une si ferme résistance , il lui représente , qu'elle sera la cause de la mort des six Bourgeois de *Calais* ; à quoi elle répond :

. . . . Ces braves Citoyens ,
Qui , mourant pour l'Etat , en font les vrais Sou-
 tiens ,
Savent qu'à leur grand cœur, mon ame porte envie,
Et ma gloire n'est pas la rançon de leur vie.
Plus qu'eux mêmes , il est vrai , leur mort me fait
 fremir.
Je verrai leur courage , il pourra m'affermir.

EDOUARD réplique :

Vous les immolez donc , par votre orgueil barbare ?
Gardes , que sans tarder l'Echafaut se prépare.

HARCOURT entre avec les Gardes. ALIB-
NOR le presse de défendre les jours de ces
généreux Citoyens ; elle veut aller dans
l'Armée *Angloise* solliciter des Protecteurs :

Les Chefs ne voudront pas souffrir le déshonneur de son injustice &c. HARCOURT redouble inutilement ses efforts. ALIENOR, sortant, lui rapelle la promesse qu'il a faite de ne pas survivre aux Héros de *Calais*.

EDOUARD étonné de tant de constance apprend à HARCOURT tout ce qu'il a offert de séduisant à ALIENOR. Celui-ci approuve ses refus: Il ne peut accepter, que la grace du Maire & de ses Compagnons; c'est le seul prix de ses services & qui convienne à l'état de son ame, dévorée par les remors; il cherche à intéresser l'honneur & l'ame du Monarque; il lui représente, qu'il n'est plus lui même, & qu'il gémera de la mort de ceux qu'il condamne, en les admirant.

EDOUARD, loin d'être fléchi, reproche à HARCOURT son ingratitude. Son ame se révolte à un tel reproche. Il n'a reçu aucune récompense; il veut sauver au Roi de cruelles injustices; en exauçant ses prières il s'aquiteroit. Il lui fait ce reproche à son tour.

Si je n'avois vaincu dans les Champs de Créci,
Auriez-vous une grace à refuser ici ?

Le Roi irrité, sort, menaçant HARCOURT de le faire repentir. Ce Comte

fait d'excellentes réflexions sur le sort malheureux de ceux qui abandonnent leur Patrie, pour servir des Princes étrangers; il les termine ainsi, & c'est la fin du III^{me} Acte.

Tremblez, foibles Sujets, qui trahissez vos Maitres,
 Un Roi punit toujours ceux qu'il a rendu Traîtres.
 Mais c'en est fait, allons, j'ai décidé mon sort.
 Qu'un si beau désespoir éternise ma mort;
 Qu'on dise, en aprenant cet éfort magnanime,
 Il seroit mort moins grand, s'il eût vécu sans crime.

Le IV^{me} Acte se passe dans la Prison. ST. PIERRE se félicite, avec ses autres Compagnons, d'être avec gloire dans des lieux destinés aux Coupables. AURELE voit pour eux l'Echafaut come le Trône de l'Honneur. Le Père, réfléchissant qu'il va confondre le sang de son Fils avec celui de toute sa Famille, ne peut s'empêcher de s'atendrir, & dit à AMBLETUSE:

Avois-je, en l'élevant dans l'espoir le plus beau,
 Formé tant de vertus pour le fer d'un Bourreau?

Il reprend d'abord toute sa fermeté, & demande qu'on lui pardonne ce murmure; que la Nature à ses droits, mais qu'il est grand d'en triompher.

MAUNI

MAUNI arrive dans la Prison. Les Chefs de l'Armée Angloise sont enchantés de l'amour des six Habitans de *Calais*, pour leur Souverain & pour leur Pays. La Reine & le Prince son Fils prennent leur défense, & MAUNI fait espérer, que de telles protections ne seront pas infructueuses. Ce Chevalier, qui estime l'amour patriotique, le décrit ainsi :

Le lien fraternel , qui joint tous les Humains ,
Se ferre en chaque Etat par d'autres nœuds plus
saints.

Je fais que , mis au jour , nourri par l'Angleterre ,
Je lui tiens de plus près qu'au reste de la Terre :
Je vois les mêmes nœuds de la France à ses Fils ;
Je hais ces Cœurs glacés & morts pour leur Pays ,
Qui voyant ses malheurs dans une paix profonde ,
S'honorent du grand nom de *Citoyens du Monde* ,
Feignent dans tout Climat d'aimer l'Humanité ,
Pour ne la point servir dans leur propre Cité :
Fils ingrats , vils fardeaux du sein qui les fit naître ,
Et dignes du néant , par l'oubli de leur être.

ALIENOR en pleurs vient détruire les douces espérances que MAUNI avoit données. On lui a acordé ce seul moment pour faire ses adieux aux Victimes ; elle a vû, dans la Cour du Palais, l'Echafaut dressé,

les Hachés prêts; HARCOURT, les yeux égarés, a évité les freins; les pleurs de la Reine, les sollicitations du jeune Prince n'ont pû fléchir EDOUARD.

Le généreux MAUNI, au risque de sa disgrâce, veut tenter un dernier effort. ST. PIERRE veut l'arrêter; il ne peut l'entendre, & lui dit :

Le danger, quel qu'il soit, est moins pressant pour
vous,

Il vous couvre de gloire, & la honte est pour nous.

ALIENOR n'espère rien de la démarche de MAUNI. Il est vrai que les Anglois murmurent de la fureur de leur Roi; mais il est obéi. ST. PIERRE est inquiet du sort du Comte de VIENNE. Sa Fille lui apprend, qu'EDOUARD vouloit qu'il périt avec eux; mais que le jeune Prince lui a facilité les moyens de fuir & de se rendre auprès du Roi de France, qui fera sans doute ses efforts pour les sauver, dût-il lui en coûter une Province. ST. PIERRE, toujours Citoyen, toujours Patriote s'alarme de ce projet; il presse ALIENOR de partir pour s'oposer à un tel dessein; il veut qu'on permette leur mort, l'Etat en ayant besoin, elle ranimera le courage & la valeur des François. AMBLETUSE est dans les mêmes idées, leur exemple aura

de l'influence dans les Siècles futurs ; une noble émulation est capable, dans tous les tems , de susciter de grands Homes, même dans les conditions médiocres. Tant de zèle, tant de vertus, font l'admiration d'ALIENOR & lui inspirent cette sage réflexion :

Et comment, en effet ,

Le sort d'un Souverain depend d'un seul Sujet ;

HARCOURT trahit son Prince , & d'ARTOIS l'abandonne !

Un Maire de Calais rasfermit sa Couronne !

Quelle leçon pour vous , superbes Potentats ?

Veillez sur vos Sujets dans le rang le plus bas :

Tel qui sous l'Opreffeur , loin de vos yeux expire ,
Peut être quelque jour eût sauvé vôtre Empire.

ALIENOR craint que les fureurs d'EDOUARD n'avancent le trépas de ses chers Citoyens , & ne préviennent les ofres du Roi de France pour les sauver. Sa crainte est fondée. Un Officier Anglois, accompagné de Gardes, vient anoncer qu'EDOUARD a signé l'Arrêt de leur mort, & dit a ALIENOR, que, si elle ne se retire, elle les verra conduire sur l'Echafaut. Rien n'est plus atendrissant, que cette Scène d'adieux ; elle est ferrée, concise, mais

étonante & déchirant l'ame, par l'héroïsme touchant dont elle offre le tableau. ALIENOR se retire.

ST PIERRE demandant à l'Officier, s'ils doivent le suivre, il répond en pleurant, ainsi que les Gardes, qu'il attend l'ordre fatal. Le Maire entend entrer dans la Prison, & dit :

On vient, embrassons nous.... Je marche à votre tête.

Martirs de la Patrie, allons, la Palme est prête.

Lors qu'ils se disposent à aller ainsi au Suplice, HARCOURT paroît & les arrête. Il leur annonce qu'AURELE est libre, qu'un autre prend sa place, & que l'échange est accepté. On découvre, que c'est HARCOURT lui même. Ce trait est un des endroits sublimes de la Pièce. AURELE & son Père se refusent à un tel projet. HARCOURT emploie l'éloquence du cœur, pour les déterminer. Sa mort lavera ses crimes; le zèle du Maire doit lui faire une Loi de conserver à son Souverain, un Officier d'une aussi grande espérance que son Fils; après un long débat, il ajoute, *que nos jours sont le bien de l'Etat.* AURELE répond :

Vivez donc en Héros ; moi je meurs en Soldat.

Les besoins de l'Etat demandent un Grand-Homme
La France vous regarde & la Gloire vous nomme.

Le sage ST. PIERRE demande au Comte d'HARCOURT, si, en mourant, il répareroit les maux qu'il a fait à la France? Il lui représente, que ses jeunes Guerriers n'ont qu'une aveugle impétuosité de courage; que lui seul, par une longue étude, par une pratique raisonnée, a acquis le grand art des Héros; qu'il dispose du sort des Combats; qu'il doit rendre à sa Patrie, à son Roi, un Sujet si nécessaire &c.

L'Officier rentre, en s'adressant à HARCOURT, il lui dit :

Seigneur l'ordre est venu, je les mène à la mort.

HARCOURT sort furieux, & déclare au Maire & à son Fils, qu'avant qu'ils expirent, ils verront son trépas. ST. PIERRE lui adresse, pour adieu, ces paroles: *Vivez pour votre Roi; & à son Fils, Viens mourir dans mes bras.* Cette Action pathétique termine le IVme Acte.

LE Vme ACTE se passe, come les trois premiers, dans la Sale du Palais. EDOUARD dit à MAUNI, qu'il a pesé les réflexions politiques qu'il lui a proposées, & qu'il

veut en faire usage. Il sent la conséquence de gagner le Peuple ; il voudroit retenir les Habitans de *Calais*, & pour cela employer la clémence. Il a dessein de s'attacher le Maire par l'attrait des grandeurs, & il le fait venir. La foiblesse & la misère ont fait succomber une partie du Peuple sur les chemins. EDOUARD a fait transporter dans son Camp ces malheureux, & il les fait soulager. Ce Prince promet la vie au Maire, s'il veut le féconder & engager ses Concitoyens à retourner dans leur Ville & à le reconnoître pour Souverain. Il lui promet son amitié, & celle du Prince son Fils à AURELE &c. Le courage ferme & modeste de ST. PIERRE dicte sa réponse. L'avantage & la gloire de son Pays sont tout le fruit qu'il attend du sacrifice de sa vie. Si sa Patrie doit succomber sous la puissance du Vainqueur, il lui est doux que sa mort prévienne ce moment &c. Sur ce que le Roi lui demande :

Mais comptes-tu pour rien la faveur légitime ?...

ST. PIERRE lui répond :

J'aurois votre faveur & perdrais votre estime.

Le Maire, avec une noble hardiesse,

demande au Roi, s'il compte pour rien la foi pure & sacrée, que le Prince & lui ont jurée à VALOIS? & il ajoute :

Mon cœur la gardera jusqu'au dernier soupir.

Je n'ai pas, come vous, le droit de la trahir,

Dieu ! que la politique avilit la Courone !

Que la probité simple honoreroit le Trône !

VALOIS de ses sermens ne fait point s'affranchir ;

Trompé par ses Rivaux , est ce à lui d'en rougir ?

Eh coment à mon Roi deviendrois je infidèle ,

Quand j'ai devant les yeux la vertu pour modèle ?

EDOUARD irrité, en se levant, menace ST. PIERRE de lui faire voir avant sa mort le suplice cruel de son Fils , & lui reproche qu'il en est le Boureau. Les entrailles paternelles s'émeuvent un instant, mais il réfléchit, que son Fils souffriroit plus à le voir criminel. Il déclare au Roi, que ses promesses & ses menaces sont inutiles; qu'il rougit lui même de tout ce qu'un Monarque met d'industrie à corrompre un Sujet fidèle, & il finit ainsi :

Quel Mortel, de mon sort, ne seroit pas jaloux !

Vous me forcez, Seigneur, d'être plus grand que vous.

EDOUARD alors envoie les Victimes au Suplice.

Dans ce moment critique , ALIENOR entre précipitamment , avec un Héraut d'Armes du Roi de France , qui remet au Roi d'Angleterre un Cartel conçu en ces termes :

Toi , qui t'osant nommer le vrai Roi des François,
 Dans les flots de leur sang fait chanceler leur Trône,
 Si tu veux épargner les Heros de Calais ,
 Je t'offre les moyens d'aquerir ma Courone ;
 Viens seul , avec moi seul , par un noble Combat ,
 Finir tous les malheurs de mes Sujets fidèles :
 Nôtre intérêt n'est point l'intérêt de l'Etat ;
 En dignes Chevaliers terminons nos querelles.

EDOUARD accepte avec transport le Cartel ; il ordonne qu'on brise l'Echafaut , qu'on remette les Prisonniers au Héraut , en lui faisant de riches présens. Il laisse le choix de l'heure au Roi de France , & promet de se rendre près de son Camp.

Le Comte de MELUN arrive. Toute l'Armée Française défavoue le projet de son Roi , non qu'elle soit inquiète du succès ; mais elle ne voit de prix , que pour EDOUARD dans ce Combat. Il s'exprime avec beaucoup de dignité , & parlant de son Roi , il dit :

D'ailleurs Maître de tout , l'est-il de sa personne ?

Peut-il à d'autres Rois transporter sa Couronne ?
 Aux mains de l'Étranger l'exposer aujourd'hui ?
 La Loi , qui fait le Prince est au dessus de lui . -
 Quand vous immoleriez PHILIPPE & ses Fils même ,
 Vainement vôtre front atend son Diadème ,
 Tout le sang des CAPETS coula-t-il par vos coups ,
 Les derniers des François ont des droits avant vous.
 Je parle au nom des Grands , du Peuple & de l'Armée.

Mes devoirs sont remplis &c.

Le Comte de MRLUN sort avec le Hérault.
 EDOUARD furieux menace de détruire la France & les François ; il conlanc de nouveau les Prisonniers au Glaive des Boureaux ; il done , il réitère cet ordre sanguinaire à MAUNI , qui pénétré d'indignation lui repond :

. J'ai suivi vos Drapeaux ,
 Pour guider vos Soldats , & non pas vos Bourraux.
 Seigneur, j'vous l'ai dit, & vous devez m'en croire,
 Plus que vôtre faveur je chéris vôtre gloire.
 L'Anglois n'est point Esclave , en vous devant sa foi.
 Vous m'avez confié la gloire de mon Roi ;
 C'est un dépôt sacré , dont j'aimois à répondre :
 Si vous le retirez , j'en vais gémir à Londres.

EDOUARD, toujours plus irrité, fait sortir MAUNI, & done ses ordres cruels à un autre Officier. ALIENOR ose alors menacer ce Prince de répondre un jour à la France de ces meurtres. Vassal de cette Couronne, pour l'Aquitaine, se

Domaine patrimonial, lui, ou ses Descendans, en seront dépouillés pour sa rébellion. Né pour être l'amour de la Terre, elle lui reproche, avec force, d'être l'ennemi & le persécuteur de l'Humanité

HARCOURT survient & apprend à EDOUARD, que le Maire & ses dignes Amis, doivent être en ce moment près du Camp de leur Roi. Il avoue qu'il les a trompés, en leur faisant dire, que le Hérault avoit apporté leur rançon : Les suffrages de l'Armée Anglaise ont servi à confirmer leur erreur : Il vient livrer sa vie à EDOUARD, & rassembler, sur lui seul, le supplice qui leur étoit destiné ; il abjure le serment, que dans sa fureur il lui avoit prêté. Le Monarque lui reproche sa trahison & la violation de ce qu'il lui avoit promis, come à son Roi légitime. ALIENOR dit là dessus :

Le Parjure est vertu, quand on promet le Crime.

Elle rend son cœur & sa foi au Comte d'HARCOURT

Dans ce moment le Maire & les autres Citoyens dévoués à la mort se présentent : Prêts d'arriver au Camp François, ils ont appris, par le Comte de MELUM, l'officieuse tromperie du Comte d'HARCOURT. Ils reviennent d'eux mêmes se remettre au pouvoir d'EDOUARD, à qui ST. PIERRE dit :

. Reprenez vos Victimes.

Seigneur, sur mon Pays, quels que soient vos projets,

Vous conoitrez enfin le Maître & les Sujets.

HARCOURT se joint à eux , pour les accompagner au Suplice , qu'il compte partager. AURELE , rempli de l'amour filial , adresse à EDOUARD cette dernière prière , en se jettant à ses pieds :

. Frappez , épuisez tout sur moi.
 La plus horrible mort me fera la plus chère ;
 Mais . vous avez appris à trembler pour un Père.
 Songez au vôtre , hélas , lors que des fers brûlans,
 Etoient prêts de percer & d'embrafer ses flancs !
 Ah ! si tombant aux pieds de son Juge inflexible,
 Vous eussiez vû ce Juge à vos pleurs insensible ;
 Si l'on vous eût couvert de son sang paternel !..
 Vous fûtes malheureux , & vous êtes cruel.
 Je ne puis le comprendre &c.

La voix de la Nature touche enfin EDOUARD , qui s'écrie :

De combien de Héros je suis environé !
 Par combien de Vertus je me sens condané ?
 Ma fière ambition m'alloit conduire au crime.
 Gloire, Idole des Rois, le Peuple est ta Victime , &c.

Il leur dit ensuite

. . . Vivez , ô généreux Courages !
 . . . De la Paix soyez les premiers gages.
 Allez , si vos vertus ont aigri mon couroux ,
 D'un Roi , que vous servez on peut être jaloux.

Et s'adressant au Comte d'HARCOURT :

Toi qui les a sauvés de ma fureur extrême ,
Tu me rens à l'honneur , je te rens à toi même.

Il rend en effet ce Héros à son véritable Souverain ; il renonce à ses projets sur la France ; il vouloit conquérir ce Peuple , & gagner son amour : Ce qui le conduit à cette belle réflexion :

Mais il faudroit les vaincre en Tiran sanguinaire.
S'il n'est un don des cœurs, le Sceptre peut-il plaire ?

Le Chevalier MAUNI s'écrie !

. Ah , je vous reconois !
Voilà le noble orgueil d'un Cœur vraiment Anglois.

EDOUARD se promet , par ses vertus , de faire regretter aux François de ne l'avoir pas eû pour Maître ST. PIERRE lui dit , avec une noble franchise :

Seigneur , par vos vertus , attendez des François ,
Respect , estime , amour , & non de tels regrets &c.

HARCOURT , pénétré de joie & de reconoissance , desire sacrifier sa vie sous les Drapeaux réunis des deux Rois.

ALBORN , dans les mêmes sentimens , félicite EDOUARD de son retour à l'Humanité , & termine cette admirable Tragédie , Ecole des Souverains & des Sujets , par ces beaux Vers , adresses aux deux Rois :

Ah ! de l'Humanité rétablissez les droits.
A l'Europe , tous deux , faites chérir ses loix !
Que par vous , des Vertus cette Mère féconde ,
Soit la Reine des Rois & l'Oracle du Monde.

VERS à M. DE BELLOY, faits en sortant d'une représentation du Siège de Calais. Par M. le Comte de ***.

Du Siège de *Calais*, quand tu peins les horreurs,
De la France atendrie, on voit couler les larmes,
Come une Mère tendre arrose de ses pleurs,
D'un Fils, qu'elle a nourri, les succès & les charmes.

On te fête à la Ville, on te nomme à la Cour,
Le Citoyen t'admire, & sa voix te couronne,
Pour prix de ton sublime amour,
Et des leçons que ton Drame lui donne.



LE VENDEUR D'EAU DE VIE.

Vous, qui de la reconnoissance
Méconnoissez le sentiment,
Ingrats, écoutez un moment;
Ici, la bouche de l'Enfance,
Va dicter votre jugement.

Un jeune Enfant, suivant l'Armée,
Pour y vendre du Brandevin,
Demandoit, dans une mêlée,

Les Grenadiers de *Boisjelin*.

Où vas-tu , petit misérable ?

Lui crie un Officier Major...

Je m'en vais , dit-il , où la mort

N'a rien pour moi d'épouvantable.

J'irois même jusqu'en enfer ,

Pour prouver ma reconnoissance :

Je porte à boire à l'*Espérance* ,

Qui m'a nourri pendant l'Hiver.



E N I G M E.

D'UNE savante main chef d'œuvre ingénieux ,
 Je suis grand ou petit , come il p'ait à mon Père ;
 Je plais à tout le monde , & les plus curieux
 Trouvent toujours chez moi de quoi se satisfaire ;
 J'abonde en ce qu'il faut , pour produire une voix :
 Bouches , langues , gosiers , & l'union intime]
 De mes ressorts cachés , peut produire à la fois ,
 Diférens sons , au gré de celui qui m'anime
 Je suis , come il lui plaît , aigu , doux , en fureur ;
 D'autrefois , en tonant , j'imprime la terreur.
 Tantôt , changeant de ton , je charme mieux qu'*Or-*
phée.

Toujours le même enfin , je suis un vrai *Prothée* ;
 Et cependant , LECTEUR , ôte moi le secours
 De ce terrible Dieu , qui règne en Eolie ,
 Je deviens inutile , ainsi qu'un corps sans vie ,
 Et je .. mais j'en dis trop , tu me vois tous les jours.

L O G O G R I P H E.

J'OYRE dans tous les maux des secours bienfaifans;
 Je fers d'aide aux Humains & de guide aux Amans.
 Sur neuf pieds réunis , je parcours tout le monde.
 Si vous les combinez , que je deviens féconde !
 J'enfante un grand Royaume , & même l'Habitant;
 Un Animal conu , méprifé , mais utile ;
 Un Poiffon fort comun , & le nom d'une Ville ;
 Des Romains d'autrefois le Théâtre fanglant ;
 Une Note de chant ; l'Epoux de vôtre Mère ;
 Ce qui chez les Humains fouvent eft fort épais ;
 Ce qui diftingue entre eux les Monarques François;
 Près d'un feu trop ardent un Meuble néceffaire ;
 Une marque de deuil .. C'en eft trop Je finis ,
 Lecteur , en me cherchant, c'eft moi qui te conduis.

A U T R E

Ja ne viz que dans le Printems ;
 Ma couleur eft des plus parfaite :
 Je puis te fervir d'ornemens ;
 Mais fi tu m'ôtes queue & tête ,
 Je ne te fuis plus bon à rien ,
 Qu'à l'amufement de ton chien.

Le Logogriphe du Mois de Février eft MAISON.
 On y trouve , *Ami , Simon , Os , Son , Si , Mi , Mai ,
 On , An , Mois , Sion , Jam , Mon , Non , Moins.*



T A B L E.

R EMARQUES critiques sur un Ouvrage moderne.	227
Eloge de René Descartes	241
Lettre à l'occasion de celle sur la Médecine, du Mois de Février.	268
Pensées détachées.	274.
LIVRES NOUVEAUX.	
Logique de l'Abé Jurain.	277
Mémoires & Observations sur l'Italie.	277
Campagnes du Prince de Condé.	277
Les Bonets ou Talemik & Zinera.	277
Les Dévirginezers & Combabus, Contes en Vers.	277
L'Hôpital des Fous.	277
Nouvelle Histoire du Chevalier Bayard.	277
Journal Oeconomique de Berne IVme Partie de 1764	283
Le Pacha de Bude, Brochure imprimée à Yverdon	285
NOUVELLES ACADEMIQUES & Littéraires.	
Académie de Caen.	30
———— de Clermond Ferrand.	30
Prix de l'Académie de Dijon proposés pour 1766	30
Prix de la Société Oeconomique de Berne.	30
Vers sur l'Élection du Roi Stanislas Auguste.	31
Les Plaisirs de l'Amitié	319
Le Siège de Calais, Tragédie nouvelle.	317
Vers à M. De Belloi	345
Le Vendeur d'Eau de vie.	345
Enigme & Logogriphes.	350